

Une collaboration entre *Le Persil* et la Maison éclore. Dans la marge du monde littéraire, nous étions destinés à partager un bout de potager commun. Nous venons de le faire, sans se connaître vraiment, avec nos manières propres et nos façons d'inventer. Merci à l'équipe du *Persil* de nous avoir prêté cet espace à cultiver.

La Maison éclore fait pousser des fleurs littéraires, des événements qui laissent des couleurs dans les yeux. Avant le printemps, nous avons organisé un concours littéraire, invité d'autres plumes, des musiciens pour jouer aux papillons dans le Jardin aux 1 000 mains, donné rendez-vous au monde le 29 août, à la fin de l'été, pour rêver d'utopies. Nous y sommes, après la traversée d'un étrange désert.

Et si c'était la plus belle nuit de l'été?

Or, l'utopie est poétique. Et la poésie aura toujours raison contre le réalisme.

Jean-Christophe Grangé, *Miserere*, 2008



Dans ce numéro

Rêver la vie, par Pierre Crevoisier	p. 3
Résister pour se sentir vivante, par Jacline Choulat	p. 4
<i>Le Jardin, vu par Tom Tirabosco</i>	p. 5
Eloge du projet, par Daniel de Roulet	p. 6
La force qui nous met en marche, par Zahra Banisadr	p. 7
Utopie ou dystopie?, par Dominique Bourg	p. 8
<i>Demain, vu par Tom Tirabosco</i>	p. 10
Une nuit sans lune, par Jean-Frédéric Noa	p. 12
Monotonie, par Fabienne Bourgoin	p. 14
Les salades de Mathilde, par Hélène Dormond	p. 16
<i>Et si, demain, vu par Tom Tirabosco</i>	p. 19
La ruée vers l'air, par Virgile Pitteloup	p. 20
Une expérience du monde avec des roses et de l'eau, par Catherine Lovey	p. 22
Lagotopia, par Tu Wüst	p. 24
Un à la foi, par Yves Gaudin	p. 26
S'il ne restait que le soleil, par Catherine May	p. 28
L'éther et le plomb, par François Rouiller	p. 30
Le pleureur, par Quentin Mouron	p. 33

Impressum

Journal Le Persil, numéros 178-179, août 2020

Réalisation: Pierre Crevoisier, avec le concours du *Persil*

Dessins: Tom Tirabosco (pp. 5, 10 et 19) et François Rouiller (p. 30)

Mise en page: Daniel Vuataz

Les plans du Jardin au 1 000 mains de Rovéréaz reproduits en couverture sont signés Karine Desselberger; ils ont été gracieusement fournis par l'Association Jardin aux 1000 mains / www.1000mains.ch

Les auteur-e-s gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal *Le Persil*

Marius Daniel Popescu, Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse

+41 21 626 1879 / mdpecrivain@yahoo.fr

Abonnement, 12 numéros: CHF 55 CHF / Compte postal: 17-661787-4

Association des Amis du journal *Le Persil*

Président: Dominique Brand / Vice-président: Daniel Vuataz

Secrétaire: Béatrice Lovis / Caissier: Daniel Kamponis

Responsable subventions: Victor Joyet

E-mail: lepersil@hotmail.com / Compte postal: 17-743406-0

Ce numéro double a été publié grâce au soutien de la Fondation Philanthropique Famille Sandoz, de la Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature, du Pour-cent culturel Migros, de la Ville de Lausanne et de la Maison éclore

Imprimé en Roumanie / Tirage 1 500 exemplaires

Pierre Crevoisier

Rêver la vie

édito

J'aime déjà le nom de ce lieu. Le Jardin aux 1 000 mains. Quand je le pense, quand je le murmure, quand je le prononce doucement, je vois toujours l'image de ces mains qui se lèvent, leurs doigts autour comme des pétales, s'envolent dans leur mouvement, certaines pour saluer, héler, appeler, faire signe, d'autres pour creuser la terre, caresser les fleurs, semer des graines, ou encore pour esquisser le geste simple d'embrasser l'autre, de le prendre dans les bras et d'effleurer le ciel.

Lorsque nous avons lancé l'idée de lectures au milieu de ce jardin pour y voir grandir des mots utopiques, nous ignorions encore que le monde allait s'arrêter, que nous devrions retenir nos souffles, fermer nos portes, calfeutrer nos fenêtres, nous isoler des autres, nous en distancer, jusqu'à ne plus les serrer contre nous et nous bercer de ces danses sociales.

Avant les lectures, avant de nous retrouver aujourd'hui pour les partager, il y a eu le temps de l'écriture. Or, comment faire lorsque la solitude dont nous avons besoin – la plupart d'entre nous, en tous les cas – pour construire des maisons, des cathédrales ou des cabanes littéraires n'est plus choisie mais imposée? Comment faire lorsqu'on écrit dans sa grotte et que le monde n'est plus qu'un jeu d'ombres?

Je vous le dis d'emblée. Dans ce projet des Utopiques, nous aurions aimé que des autrices et des auteurs nous inventent des mondes possibles, même impossibles, tiens, des ailleurs qui puissent être des ici et maintenant, des rêves éveillés, des écritures automatiques, des trajectoires fulgurantes. Non, pas les mondes simples du retour à la nature, où tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil, des cocagnes rances, des «Oui-Oui au pays des ouistitis», mais des idées qui vous coupent le souffle, vous saisissent en plein vol et vous font crier, du haut du mat où vous observiez l'horizon à la recherche de demain, «Terre! Terre!»...

Mais comment rêver à l'instant du doute?

Les textes que nous avons reçus révèlent tous, ou presque, le temps étrange que nous venons de traverser et qui s'attache encore, comme des toiles d'araignées, à nos vies actuelles. Comme si une névrose partagée s'était imposée, au point de ne voir parfois que l'impasse. Une sorte d'angoisse sourde, une vision de fin du monde, il est trop tard, nous allons tous crever la bouche ouverte...

Soit! L'heure est grave et nous sommes avertis: sur cette planète, un million d'espèces sont menacées d'extinction. Et on imagine bien que cela veut dire une espèce végétale ou animale sur huit. Qui est responsable

de cette menace radicale sur la biodiversité? L'activité humaine. Autrement dit nous, collectivement. Même si ce «nous» est constitué de gens, de machines, de structures, de flux, d'argent, de pouvoirs dans lesquels nous ne nous reconnaissons pas et qui sont hors de notre portée. Ce qui est à ma mesure, ce sont les produits que je consomme, les choix que je fais, ce que j'achète, où, à qui, mes poubelles, mes déchets, mes voyages, mes désirs, ma conscience. Et le terrible sentiment que le paquebot humain est si énorme, dans sa course et son inertie, que les gestes que je peux accomplir sont si minuscules, si insignifiants, qu'ils sont comme ranger les transats sur le pont du Titanic avant le naufrage.

Cela me fait penser à ce texte d'Italo Calvino, découvert dans *Les Villes invisibles*: «L'enfer des vivants n'est pas chose à venir; s'il y en a un, c'est celui qui est déjà là, l'enfer que nous habitons tous les jours, que nous formons d'être ensemble. Il y a deux façons de ne pas en souffrir. La première réussit aisément à la plupart: accepter l'enfer, en devenir une part au point de ne plus le voir. La seconde est risquée et elle demande une attention, un apprentissage, continuel: chercher et savoir reconnaître qui et quoi, au milieu de l'enfer, n'est pas l'enfer, et le faire durer, et lui faire de la place.»*

Alors, prenez un instant. Choisissez un endroit qui vous ressemble, le toit du monde, une forêt vierge, la place de l'Etoile filante, vos jardins suspendus, une forêt profonde, un arbre-président, un rayon de soleil, un trottoir passant ou alors restez là où vous êtes en cet instant. Fermez les yeux. Inspirez une première fois. Expirez. Répétez cela jusqu'à sentir que vous êtes vivant, vivante. A ce moment – et à ce moment seulement, ouvrez les yeux à nouveau et regardez autour de vous. Accrochez-vous à une fleur, à un nuage, au vent, à la première personne aperçue. Prenez un papier, une plume, trempez cette plume dans de l'encre (cela ne se fait plus, et alors? Imaginez!), inventez une musique à partir de votre cœur battant. Et écrivez un poème. Vous y direz ce que vous êtes prêt à faire, à vivre, pour qu'au «milieu de l'enfer», vous accordiez de la place à ce qui ne l'est pas. Ce sera votre utopie à vous. Vous la garderez précieusement, jusqu'à la fin du monde.

*Paris, Seuil, 1974, p. 189

Jacline Choulat

Résister pour se sentir vivante

La première fois que j'ai pénétré dans ce lieu, j'ai été saisie par la poésie qui s'en dégageait, il y avait là de la vie qui résonnait intensément et vibrait jusqu'à moi. Cet espace inspirant donne, depuis lors, sens à mes questionnements incessants sur les domaines essentiels à défendre.

Situé en bordure de Lausanne, le Jardin aux 1 000 mains est à la fois tourné vers la forêt et vers la cité. Installé dans cet espace singulier, il déploie ses objectifs et expérimente les principes de la permaculture. Nous ne sommes pas dans un paradigme où l'humain veut dominer la nature ; nous voulons être avec, diversifier, prendre soin d'elle comme des humains. Un jardin ne peut plus seulement être un endroit clos symbolisant l'Eden. Ce jardin, construit en intelligence collective, a choisi la voix de la pédagogie en proposant des accueils libres, des formations, des activités jeunesse et des événements qui permettent à la population de rencontrer et d'expérimenter

cet univers. Au Jardin, on aménage, on bâtit, on réfléchit, on cherche avec quelques certitudes, beaucoup de doutes et toujours dans l'étonnement, une autre manière d'être au monde.

«Jardiner c'est résister» dit Gilles Clément. Résister à qui, à quoi? A un capitalisme patriarcal mortifère, à des politiques dans le déni des défis environnementaux, aux violences systémiques engendrées par ce système. Résister à la monotonie, à la désolation, résister pour se sentir vivante. Dans ce monde interconnecté, je rêve d'inclusivité car, en jardinant, j'observe le Vivant se relier, s'entraider, avec intelligence. Face à nos gouvernants sans complexes, possédant une inertie gigantesque contre tout changement, je nourris mes utopies. C'est une question de survie.

De tout temps, les jardins furent célébrés par les arts. Les artistes deviennent souvent des jardinistes d'exception, aux inventions

multiples et à l'imagination débordante. Des récits mythologiques jusqu'à nos jours, cette relation semble immuable. Des liens noués entre l'œuvre poétique et le jardin, l'imaginaire et la création littéraire ont toujours été divers, féconds et souvent insolites.

Ces deux univers défrichent, sèment, fertilisent, nourrissent, imaginent, rêvent, cultivent, créent, évoquent, improvisent. De cette volonté, de ce désir à faire partie d'un monde en mouvement, explorer le songe et les utopies me semble un parcours judicieux pour s'acheminer vers un futur plus solidaire, plus beau, plus merveilleux.



Jacline Choulat est bénévole au Jardin aux 1 000 mains et membre du jury des Utopiques.



Daniel de Roulet

Eloge du projet

Quand vous sortez de chez vous et que vous lisez sur le mur d'en face en grandes lettres rouges: «Un autre monde est possible», vous éprouvez comme un désir d'ailleurs et d'autrement. Suivant votre humeur, le présent vous semble insipide, ou à peine intéressant, voire inacceptable. Ce qui vous apparaît à ce moment-là, c'est qu'il existe une distance entre ce qui est et ce qui devrait être. Les jours où cet écart n'est que minime, vous rêvez d'adaptation, d'évolution, de réformes bienveillantes. Mais les jours où, pour une raison intime ou une autre, l'écart se révèle gigantesque, vous vous sentez capable de révolution et même d'utopie.

Les utopies sont ces mondes jamais advenus que nous inventons pour fuir très loin dans le futur, sur une île où tout a été organisé pour le plus grand bonheur de l'humanité. Un bel exemple en est fourni par Jean-Jacques Rousseau à qui les Corses, qui voulaient libérer leur île du joug des Génois, avaient demandé un projet de constitution. Rousseau à ce moment-là était réfugié dans le Val-de-Travers pour échapper à ses persécuteurs genevois et français. Il avait imaginé pour la Corse non seulement un gouvernement démocratique, mais toutes les conditions économiques nécessaires pour que l'égalité et la liberté soient assurées pour tous. Par malheur, l'aventure corse a tourné court. Les envahisseurs français ont remplacé les Génois, le rêve d'une constitution démocratique a été écrasé par les armées du roi de France. Rousseau de son côté a dû s'exiler plus loin encore que le Val-de-Travers.

A la suite de Jean-Jacques, d'autres utopies ont été inventées. Les anarchistes du XIX^e siècle ont parfois été qualifiés d'utopistes, alors qu'ils ne voyaient leurs communautés que comme des expériences. Avant de fixer de nouvelles règles à la société, ils envisageaient de les essayer. Ils ont donc pratiqué toutes sortes d'organisations sociales, du phalanstère

à la commune, sans jamais vouloir les imposer, puisque leur premier beau souci était la liberté de l'individu.

Au XX^e siècle aussi l'humanité s'est exposée à des utopies. A vrai dire, il s'agissait de dictatures et ceux qui les promouvaient ont utilisé le désir d'utopie de tous ceux qui, après la Première Guerre mondiale, n'en pouvaient plus de la société telle qu'elle était. On ne saurait avoir que de la compassion pour ceux qui se sont soumis à des régimes qui leur promettaient le paradis des travailleurs ou un Troisième Reich millénaire. Ce n'étaient pas des utopies, mais l'instrumentalisation d'un désir de changement radical par une idéologie totalitaire.

Par malheur, cette confusion a créé un terrible malentendu. Les tenants de l'ordre actuel, qui contrôlent tous les aspects de notre vie, se servent de ces exemples dévoyés pour accuser leurs détracteurs de vouloir opposer aux bienfaits du Marché la dictature de la Nature. Ils prétendent: après l'utopie rouge et l'utopie brune, voilà que vous nous imposez l'utopie verte. A quoi ceux que préoccupent les changements climatiques ont beau répondre qu'ils ne parlent pas d'une utopie, on les fait taire par ce genre d'amalgames. Pour l'idéologie qui nous domine, un seul monde est possible, c'est celui qui existe. Il suffit qu'il continue dans la même direction, éventuellement plus vite encore. Pour ceux qui ne profiteraient pas du monde tel qu'il est, qu'ils aillent se faire consoler par les diverses églises ou la littérature.

Oui, mais voilà, même si l'utopie a mauvaise presse, il n'en reste pas moins que sur le mur d'en face, cette nuit, quelqu'un a écrit en lettres rouges: «Un autre monde est possible». Et ce désir de changement, qui ne l'a jamais ressenti?

Quand un marin regarde l'horizon, il sait que cette ligne entre le ciel et la mer est à la fois atteignable puisque lui peut y distinguer

la silhouette d'un autre navire, mais qu'au fur et à mesure qu'il s'en rapprochera, cette ligne d'horizon fuira. Elle est par définition inatteignable. C'est ainsi qu'il faudrait considérer l'utopie, à la fois approchable et hors de portée. Si elle pouvait être rattrapée, figée, ce ne serait plus une utopie, mais un totalitarisme qui se ferait passer pour un paradis.

Si l'utopie n'est envisagée que pour horizon, elle peut servir à orienter les expériences sociales, à les évaluer, à les corriger, sans jamais les figer. C'est une cible qui doit rester floue, voire mouvante. Quelques principes lui éviteront de devenir totalitaire. Il n'y aura jamais de réalisation somptuaire ni d'inauguration d'un monde utopique.

Suffit-il alors de nous contenter d'imagination? Ceux qui en ont beaucoup, les artistes par exemple, prétendent parfois qu'il n'est pas besoin d'une autre réalité en dur, puisque l'effort de fermer les yeux permet d'abolir un réel encombrant. Mais n'évoquer que l'imagination d'un autre monde ne suffit pas, car celle-ci peut se complaire à façonner le passé au lieu d'envisager ce qui devrait advenir.

D'où le nécessaire recours au projet. Le projet est ce qui rend capable de refuser l'état présent des choses. Il peut s'agir de projet collectif, de zones à défendre, de projet littéraire, amoureux ou architectural. Est projet tout ce qui nous permet d'échapper à notre servitude volontaire. Chaque projet est une tension désespérée vers l'ailleurs et l'autrement. Ce qui compte, ce n'est pas que le projet réussisse, c'est qu'il existe pour nous donner joyeusement le courage du désespoir et l'ironie qui l'accompagne.

Connaissant notre envie de projets et notre effort pour les réaliser à l'encontre des règles, les tenants de l'ordre qui gouvernent notre monde et leurs publicitaires ont trouvé la parade. Ils proposent de remplacer le projet par la projection. Plutôt

que d'utopies fallacieuses, disent-ils, et de projets fous, contentez-vous d'une projection, car un autre monde est impossible. Ils nous font miroiter le bonheur, tantôt sous forme d'enrichissement matériel, tantôt sous forme de développement personnel, mais un bonheur qui ne viendra qu'à condition de laisser la projection de l'actuel s'épanouir dans le futur.

Dernière en date de ces projections morbides, la courbe d'une pandémie qui monte, qui devrait s'aplatir après un pic, à moins qu'elle ne reparte avec une puissance logarithmique. Elle dessine un avenir résultant d'une projection mathématique. Elle finira bien par redescendre et alors l'épisode dangereux prendra fin, toujours grâce à cette projection qui caricature notre futur. Ce sera un avenir sans projet qui ne sera que le retour du même. A force de projection, plus de projet. Tout le monde confiné au degré zéro de la volonté de révolte. Walter Benjamin ne l'a pas écrit en lettres rouges sur

le mur d'en face, mais dans un livre sur les passages parisiens: «Le pire ne serait-il pas que les choses continuent comme avant?» Il faut donc sortir du cycle infernal de la projection, du futurible raisonnable.

Sisyphé ne fait pas de projections, il a un projet. Camus qui a lu Rousseau parle de notre révolte permanente contre l'état présent des choses, comme d'une performance de Sisyphé. Et il ajoute qu'il faut s'imaginer Sisyphé heureux. Les projets qui nous autorisent à dépasser le statut présent du monde s'alimentent de notre désir, ils sont des élans hors d'un réel malade.

Remplacer l'utopie par une série de projets dont l'utopie devient l'horizon permet d'organiser des moments de liberté comme on peut en connaître quand meurt le tyran d'un pays, quand on occupe le maigre gazon de Wall Street, ou quand on lit Rousseau. Ce n'est ni la révolution ni l'utopie, c'est juste un projet, la culture d'une zone autonome temporaire. Elle vous permettra de

reprendre votre souffle, elle est cet élan hors du cercle des cyniques que Kafka appelle celui des assassins.

Alors, pensons-y la prochaine fois que nous serons en face du mur avec ses lettres rouges et que nous sentirons ce pincement, ce désir d'un projet dans un autre monde possible.



Daniel de Roulet, né à Genève en 1944. Il est architecte puis ingénieur en informatique. En vingt ans, il écrit un cycle romanesque constitué de dix romans où il retrace, à travers l'histoire de deux familles, l'épopée du nucléaire qui va d'Hiroshima à Fukushima, du triomphe de la science à la mise en cause de sa démesure. Ses chroniques de voyage et ses essais parlent de «mondialité», une notion contraire à la mondialisation. Il y invente une suite à la modernité, une vision où l'écriture est un engagement.

Zahra Banisadr

La force qui nous met en marche

«Nous traversons le monde comme passe le vent.»

La Conférence des oiseaux,
Farid al-Din Attar

Faut-il avoir connu l'exil, subi la violence aveugle de la tyrannie, éprouvé la souffrance si intime d'une espérance trahie ou courbé l'échine sous le poids de l'injustice, pour comprendre combien l'utopie est essentielle, libératrice et source d'espoir?

Il faut s'entendre sur le sens que nous donnons au mot. En réduisant l'utopie à un idéal, un projet imaginaire, impossible ou hors d'atteinte, nous admettons une

limite à nos aspirations et à nos potentiels. Cette limite pourrait être en soi paralysante et nous interdire toute interrogation, toute réflexion sur la possibilité d'un autre monde, d'une autre vie, d'un nouveau projet. Elle pourrait nous maintenir dans une passivité pathologique et nous entretenir dans une expectative qui nous maintient et nous enferme dans nos doutes, nos failles et nos faiblesses.

Or, si nous définissons l'utopie comme quête d'un idéal, source et force créatrice de tous les possibles, un chemin qui tend vers l'infini, vers le beau*, avec cette conscience des embûches et des obstacles, nous adoptons une position intellectuelle

et émotionnelle favorable à l'audace et à l'ouverture. L'utopie devient alors cette force qui nous permet d'avancer, de nous battre, de construire ou reconstruire, d'inventer, d'imaginer, de créer et de persévérer au-delà des doutes et des entraves qui bousculent nos desseins.

Cette utopie ou cette quête d'un idéal qui nous aspire et nous anime ne doit jamais être absolue**. Elle doit être associée à l'idée d'infini et admettre l'imperfection du chemin à créer et à construire. Ce chemin exige un esprit libre, qui puisse nous transporter au-delà de ce qui est perceptible, afin de dépasser un environnement qui nous conditionne et nous conforte chaque jour davantage

dans notre conformisme et nos certitudes... Il nous appartient de gratter, creuser et agrandir cette petite lueur qui pourra faire jaillir l'imagination et la créativité.

Le chemin n'est jamais facile. Il est à la fois long et exigeant. L'histoire du Simorgh dans le cantique des oiseaux est là pour nous le rappeler. Dans ce récit, Farid al-din Attar, poète mystique persan du XII^e-XIII^e siècle, nous raconte, à travers le voyage initiatique de milliers d'oiseaux en quête du Simorgh*** – l'oiseau roi qui personnifie l'idéal à atteindre –, combien la foi et la persévérance sont essentielles pour découvrir le « moi profond », essence et boussole de cet idéal qui nous oriente.

Parfois, sur notre chemin, dans notre quête d'idéal, dans les projets que nous aimerions réaliser,

nous rencontrons des personnes qui croient en nos rêves, qui nous soutiennent, nous accompagnent et rendent possible l'impossible. L'utopie est aussi source de dialogue, de complicité, d'enthousiasme et d'amitié autour de projets partagés, donnant à la fois sens et substance à la vie.

Nos vies sont cycliques avec des chemins que nous choisissons. Rien n'est jamais parfait, rien n'est jamais acquis, rien n'est jamais définitif. Mais sans cette utopie qui nous met en marche, il est difficile d'imaginer une vie de liberté, de créativité, une vie emplie de beauté.

* Le chemin doit aussi tendre vers plus d'humanité.

** L'utopie doit être assise sur une réalité. Elle doit aussi être dissociée d'une quête de pouvoir car l'Histoire nous montre qu'elle devient dogmatique, imposant à la

fois un idéal moral, un modèle standardisé d'hommes et de femmes dans une société qui se doit d'être parfaite.

*** Sur les milliers d'oiseaux, seuls trente d'entre eux réussirent le périple, surpassant les épreuves et difficultés du chemin pour atteindre le Simorgh, dont le nom, qui est un jeu de mots, signifie trente oiseaux.



Zahra Banisadr est d'origine iranienne. Elle est née à Paris où son père est exilé, au début des années 1960. Diplômée en droit, en sciences politiques et relations internationales, à Paris I Panthéon-Sorbonne, elle s'installe dans le canton de Neuchâtel au début des années 1990. Elle initie et organise le Millénaire des enfants en 2011, dans le cadre des festivités de la ville de Neuchâtel. En 2013, elle crée l'association Graine de génie Graine de citoyen et le Printemps culturel, en 2015. Zahra Banisadr a reçu le prix de la citoyenneté de la ville de Neuchâtel en 2015 pour son engagement. Elle exerce actuellement en tant que spécialiste en migration et relations interculturelles.

Dominique Bourg

Utopie ou dystopie?

La possibilité même de penser-quelque chose comme une utopie, une organisation sociale idéale, opposée à celle qui prévaut, apparaît avec la modernité. Point d'utopie ni pour les peuples d'Amazonie, ni pour la Chine des Qin, ni pour Rome, ni même pour ces expérimentateurs de Constitutions que furent les Grecs. Et c'est encore plus vrai du contraire de l'utopie, la dystopie, l'idée d'un ordre social cauchemardesque. Son apparition est encore plus récente. Puisque l'utopie n'a pas toujours accompagné l'existence des sociétés humaines, quelles en sont alors les conditions? Quelles sont ensuite celles de la dystopie? Alors que l'idée de Progrès semble s'évanouir, idée proche de celle d'utopie, est-il désormais possible de penser le futur sans les ombres portées de l'utopie et de la dystopie?

Il semble que la quasi-totalité des sociétés se soient ingénérées à se

penser comme nécessaires, comme ne pouvant être autres qu'elles sont. Le schème le plus classique pour ce faire est le renvoi du présent à un ordre mythique ou divin, celui des origines, des ancêtres ou des dieux. Les formes de l'existence sociale sont alors pensées comme héritées d'un passé inaccessible et extraordinaire, s'imposant dès lors. Autres procédés, les pharaons étaient des dieux en devenir et nos rois très chrétiens au double corps étaient oints de Dieu. Même pour les Grecs, la forme Cité ne relève pas de quelque choix fondamental, mais de la nature des choses. Les Cités étaient censées être conformes à la nature humaine et en permettre l'épanouissement. Certes les Grecs n'ont cessé entre les VII^e et le V^e siècle avant J.-C. d'expérimenter des constitutions différentes, mais il ne s'agissait que de dégager la meilleure forme d'organisation possible de la Cité, en référence à quelque chose comme

une nature. La République de Platon ne déroge pas à cette démarche et ne constitue pas, pour cette raison, une utopie. La modernité n'échappe pas non plus à cette forme de naturalisation. Le « Tina » (*There is no alternative*) de Margaret Thatcher vient nous le rappeler et, de manière générale, l'économie néoclassique présuppose cette naturalisation, en prétendant à la scientificité; elle joue ainsi le rôle d'une théologie rationnelle dédiée à légitimer l'ordre socio-économique actuel.

En revanche, il est des moments – à l'intérieur de la modernité, et nous verrons pourquoi – où l'étau se desserre et où l'avenir semble pouvoir bifurquer vers un ordre fondamentalement nouveau. La découverte du Nouveau Monde, la Renaissance et sa vague de scepticisme, puis l'avènement de la physique moderne seront des facteurs puissants de déstabilisation de l'ordre social

traditionnel. Ils accoucheront d'ailleurs de deux siècles durant lesquels la philosophie du contrat se donnera pour objet la généalogie de toute société, à partir d'un état de nature originel présumé. Ces généalogies successives déboucheront sur les Révolutions américaine et française, puis sur les soubresauts révolutionnaires qui s'étendront jusqu'au XX^e siècle. Ainsi comprise, cette longue période, ouverte avec l'*Utopie* de Thomas More, finira par susciter un imaginaire utopique puissant et prolifique. La société pourrait être fondamentalement autre qu'elle n'est : composée d'individus égaux en droits, sans classes sociales, ayant trouvé sa forme définitive et fondamentalement pacifiée. Nos malheurs écologiques ouvrent d'autres possibles, fondés paradoxalement sur la reconnaissance de la nécessité de la nature et de ses limites.

L'autre condition de possibilité à l'imaginaire utopique est l'avènement d'un temps linéaire. Il semble en effet que l'idée d'un temps cyclique ait dominé l'imagination sociale jusqu'à l'avènement du judéo-christianisme. La seule évolution possible des sociétés semble avoir été celle de la dégradation à partir d'une origine idéale, quitte à s'y retremper pour s'en éloigner à nouveau, et ce indéfiniment. En tous cas, rien qui ne ressemble à une évolution ouverte, non définie des sociétés. Parmi les récits mythiques, c'est la Bible qui, avec les prophètes, a posé pour la première fois un avenir collectif meilleur. Et c'est le christianisme qui tirera toutes les conséquences de ce changement en posant l'idée d'un temps linéaire, mais fini, allant du récit de la chute à la descente de la Jérusalem céleste sur Terre. Avec Joachim de Flore adviendra l'idée d'une succession sur cette ligne de trois ères, de celle du Père à celle de l'Esprit en passant par celle du Fils, avec une pacification et une spiritualisation progressives des relations humaines. Avec l'avènement de la physique classique et celui d'un univers purement mécanique, étranger à toutes conceptions antérieures du monde, l'idée du temps évolue encore. Un temps ouvert, indéfini, propre à la conception moderne naissante de l'univers, étranger à la flèche du temps apparaît alors. Il dégage la voie à des réinterprétations de la conception linéaire chrétienne du temps, avec non plus un terme, mais une ultime station ou ère, marquant un progrès

vis-à-vis des précédentes par accumulation. C'est dans ce cadre qu'adviennent les utopies, dirigées vers des refontes possibles et inédites des rapports sociaux.

Or les dégradations en cours du système Terre rendent obsolètes ces réinterprétations plus ou moins pélagiennes du temps chrétien. Echappons-nous pour autant à toute forme d'utopie? Evoquer des sociétés pacifiées, promises à un avenir miraculeux, qui plus est fondé sur une accumulation de richesses matérielles, n'a désormais plus aucun sens. Au lieu de pacification et d'harmonie ultime, les rapports sociaux se raidissent dangereusement dans nombre de pays occidentaux, avec des poussées insurrectionnelles en France ou aux USA, sur fond de tensions croissantes, potentiellement tragiques, avec le milieu : qu'il s'agisse de changement climatique, d'effondrement du vivant ou de finitude des ressources. En fait de Progrès, c'est plutôt un avenir dystopique qui s'ouvre devant nous avec une Terre transformée en désert brûlant, devenue en grande partie inhospitalière.

En réalité, nous sommes placés face à une alternative : soit nous sommes capables d'utopie, soit nous sommes condamnés à la dystopie. Soit en effet une majorité de citoyens, bien informés, décident d'une redescende concertée et planifiée de leurs niveaux de consommations matérielles et d'inégalités, les deux étant d'ailleurs corrélés, et nous limitons les dégradations en cours du système Terre ; soit l'ordre marchand se perpétue, avec un devenir autoritaire de ce que furent les démocraties libérales, et nous ne pourrions alors nous soustraire à une température moyenne sur Terre excédant les deux degrés prochainement attendus (en 2040), et dériverons vers quelque fatale odyssée thermique, sur fond d'effondrement du vivant.

L'utopie en question est celle que nous dessinons, avec d'autres, dans nos 35 propositions pour un « retour sur Terre »*. A savoir une réduction drastique de nos consommations matérielles et des inégalités de revenus. Tout simplement parce que ce sont essentiellement nos consommations matérielles qui détruisent l'habitabilité de cette planète, et parce que le moteur de la consommation-consumation croissante n'est autre que de fortes

inégalités. L'idée n'est pas de produire une société ascétique, mais une société du bien-être dans les limites de ce que l'état de la planète nous autorisera. Un exemple : avec deux degrés d'augmentation de la température planétaire moyenne au sol dès 2040, une ville comme Paris – et bien d'autres métropoles européennes – pourrait connaître des pointes de 50° à l'approche du milieu du siècle. Nos grandes villes deviendront difficilement vivables, si ce n'est invivables. Et, dès 2040, des zones tropicales pourraient devenir mortelles quelques jours par an pour ces machines thermodynamiques que sont les êtres humains. Le choix entre utopie et dystopie est clair. Veut-on continuer à faire voler autant d'avions, à passer à la 5, 6, 7 G, etc., acquérir l'iPhone 12, 13, 14, s'acheter des baskets à Londres avec Easyjet, etc., ou veut-on casser les îlots de chaleur que sont déjà nos villes, en réduisant leurs tailles et nombre d'infrastructures, en végétalisant jusqu'aux trottoirs et chaussées, en y plantant des arbres dès maintenant, sans attendre qu'ils crèvent sous le cagnard? Veut-on transformer la Terre en aire minière pour disposer d'objets de plus en plus nombreux et inutiles, ou va-t-on redonner leurs places au vivant et aux interactions humaines, dont on sait qu'ils sont les déterminants du bien-être, en acceptant moins d'objets, parfois mutualisés quand ils sont sophistiqués, mais plus durables, plus ergonomes et plus beaux? Il n'est, pour échapper à la dystopie, qu'un moyen de basculer suffisamment rapidement, c'est de s'engager dans une réduction dynamique et tous azimuts de nos consommations matérielles, à la faveur de l'instauration de quotas resserrant progressivement nos consommations finales. Etes-vous prêts?!

* D. Bourg, Ph. Desbrosses, G. Chapelle, J. Chapoutot, X. Ricard-Lanata, P. Servigne et S. Swaton, *Retour sur Terre. 35 propositions*, Paris, Puf, 2020.



Dominique Bourg est né en août 1953, à Tavaux (France). Il est philosophe, actuellement professeur honoraire de l'Université de Lausanne. Il dirige la revue en ligne La Pensée écologique. Ses recherches ont longtemps exploré l'éthique du développement durable, la construction sociale des risques, le principe de précaution, l'Economie de fonctionnalité et la démocratie participative. Son dernier ouvrage s'intitule Retour sur Terre.



Une utopie
qui se borne à décrire
un rêve irréalisable est plus
néfaste qu'utile ; le fossé entre le
réel vécu dans l'instant et le sou-
haitable imaginé pour plus tard
apparaît définitivement infran-
chissable. Tous les abandons sont
alors justifiés, tous les projets se
heurtent à la lâcheté des « A quoi
bon ? ». Elle peut être au contraire
un facteur de renouveau, être
à l'origine d'une dynamique, si
elle est reçue en suscitant un
« Pourquoi pas ? ».

Albert Jacquard, *Mon utopie*, 2006

Jean-Frédéric Noa

Une nuit sans lune

Elle était, de tous les corps célestes de la voie lactée, la plus fascinante, la plus énigmatique, la plus belle. Dépourvue d'atmosphère et d'eau, de taille négligeable, on lui avait refusé le droit d'être appelé « planète »... Trop familière pour intéresser notre monde et trop proche pour attiser le cœur des explorateurs. Et pourtant ; n'exerçait-elle pas son amour sur les étangs, les lacs et les océans ? Ne soulevait-elle pas les âmes dans son étreinte magnétique, éphémère et puissante ?

Jadis, la lune marquait son empreinte sur le vivant ; arbres, plantes, animaux, humains. Tandis que le soleil démontrait avec orgueil l'étendue de sa force, soumettant les hommes à des rituels déments, elle, froide et muette, exerçait son pouvoir d'attraction en secret. Les hystériques, les poètes, les enfants et les chats comptaient parmi ses fidèles.

Oui, on peut dire des créatures de notre monde qu'elles sont de la lune ou du soleil. Les unes brillent, bouillonnent, violentes et déraisonnables, sublimes ou destructrices, prédatrices et conquérantes. Les autres forment une confrérie silencieuse, intérieure et secrète.

N'as-tu jamais eu de vague à l'âme ? Une âme est un océan, sais-tu... La vague qui nous agite, c'est la lune qui la provoque.

Lève la tête, regarde ; elle était là. Là où demeure ce trou béant dans la trame du ciel.

*

L'univers est parsemé d'éclats de matières, de fusions ogresses, de vide et d'attente. Vaste complexe industriel qui a ses propres lois et son propre chaos. Il y demeure un principe féminin inaltérable : les Nébuleuses. En leur sein naissent les soleils. Une fois leurs nurseries quittées, ces soleils, ou étoiles, gagnent, au gré de leur voyage, des composants si complexes qui leur permettent d'éveiller le vivant. Ils accomplissent le miracle de la vie. Une vie qui n'aspire qu'à grandir, évoluer et conquérir.

L'humanité est issue de ces poussières d'étoiles. Ces poussières que nous sommes édifient des panthéons, des pyramides, des stades climatisés dans les déserts, des usines dans les mers, ignorant que, comme Ulysse, nous nous perdons.

Certaines de ces poussières n'aspirent qu'à rejoindre la lune. Celles-là ressentent intimement cette part du Mystère. Mais tout savoir est dangereux, y compris pour soi-même. Ces poussières sont fragiles, instables. Elles subissent tant de bombardements...

Les poussières d'étoiles se revendiquant du soleil se méfient des lunaires. Ces dernières se dérobent à leur volonté de lumière. « Faisons lumière sur tout ! » disent-elles souvent.

Le soleil brûle sans rien laisser après lui. La lune réfléchit.

*

C'est l'histoire d'un homme. Le plus puissant d'entre tous les hommes. Il avait atteint son apogée à force d'argent, de coups d'éclats et de manigance politique. A force de volonté. Parvenu au sommet de la hiérarchie planétaire, il édifia un projet délirant : détruire la lune. Il réunit les savants les plus doués de sa génération pour leur imposer son idée. Anéantir la lune. On posa des charges explosives en des endroits précis de l'astre, afin de créer une réaction en chaîne. L'explosion fut magnifique. Les conséquences mondiales.

Une partie de la population avait tenté de l'en empêcher. Des groupuscules s'étaient dressés contre le Dirigeant et son armée de scientifiques fous. Mais, il aurait fallu un mouvement planétaire, et la majorité du peuple ne s'occupait que de son quotidien. Le peuple du soleil balaya d'un geste les appels de détresse. Il ne croyait pas à sa fin.

Regarde les civilisations disparues d'Amérique. Celles d'Occident sombrant après d'innombrables épidémies. Toute fin leur semblait impossible. Pourtant, tous y couraient inexorablement.

Les poussières de lune étaient terrorisées. Elles avaient toujours su que cela pouvait arriver. Elles portaient la mémoire des civilisations. Elles se méfiaient par-dessus tout du progrès. Le progrès conduit toujours à l'oppression. Le progrès ne supporte pas la différence. Pas plus les chats que les femmes hystériques. Et les poètes se bâillonnent si facilement...

La fin de la lune signifiait la fin de tout.

L'attraction.

Les cycles.

La magie des marées.

Le nom de l'inconnu.

Le mystère au cœur du quotidien.

Le reflet d'un ailleurs dans une flaque d'eau, sur le macadam.

(Extrait du journal intime de mon père)

le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal

Je repose ce manuscrit et l'envoie rejoindre les quelques bibelots que mon père m'a légués ; une gourmette, une montre boussole et un bout de crayon de bois. Je ne peux empêcher les souvenirs de sa présence. A la maison de retraite par exemple, quelques jours avant sa mort. Il tendait un doigt tremblant en direction du point vide dans le ciel, me faisait remarquer l'emplacement d'une chose que je ne parvenais pas à me représenter. Je le regardais tendre ostensiblement le doigt. Le doigt de cet homme tassé dans son fauteuil, la couverture remontée sur des jambes frêles qui ne savaient plus le porter. Il radotait depuis ma naissance, au sujet de cette lune et de ses pouvoirs secrets. Il me parlait des heures durant de l'océan qui allait et venait sous sa coupe, des vagues majestueuses qu'elle produisait, de l'étendue des plages qu'elle découvrait lors des grandes marées. Il me racontait sa pâle lueur et la nuit qu'elle enchantait quand elle paraissait en son entier, parfois rousse, parfois rouge, parfois bleue. Mais rien de tout cela ne m'avait jamais touché. Cette lune, je ne l'avais jamais vue, sinon dans des dessins ou de rares photos interdites. Les phénomènes qu'il me décrivait me laissaient indifférente. Je n'arrivais pas à les imaginer. Plus il me parlait, plus il m'agaçait. Je lui reprochais mon incapacité à le comprendre. Je lui reprochais son manque d'aura solaire et de chaleur à mon égard. Mon père n'était pour moi qu'une ombre, un pâle reflet de ce que devait être un père. Un homme qui vivait dans la nostalgie d'un passé éculé. J'enviais mes amis dont les pères étaient des lions, hommes lumineux dont je me suis mise à chercher l'étreinte. Je ne pouvais rien contre cette soif-là. La fulgurance des émotions qu'ils me procuraient me fascinait et me laissait exsangue. Je cherchais la reconnaissance de ces hommes, comblant celle que je n'avais jamais reçue.

Je me demandais souvent ce qu'avait pu lui trouver ma mère. La force de l'attraction, m'avait-elle dit, peu avant de disparaître. Cette force-là me semblait n'être qu'un poids dont ma génération avait su s'affranchir. Nous savons voler, aspirer les nuages. Nous tirons du feu de notre savoir, l'énergie qui nous permet de ployer le monde à notre volonté. Nous conduisons les océans, et leurs mystères ne sont pour nous que des secrets de Polichinelle. Notre ciel est un ensemble complexe dans lequel nous orchestrons les saisons et leurs climats. Nous faisons pousser des fleurs dans les déserts. Les mots d'imaginaire et d'utopie n'ont plus ni sens ni légitimité. Nous pouvons tout.

Pourtant, je sens bien que cela ne suffit pas. Nous ne sommes pas heureux. Seulement, qui voudrait se l'avouer, aujourd'hui, sans paraître faible ?

Je sais ce qu'est une vague. Je comprends la notion de marée. Je connais la poésie et je sais comment se fabrique la musique. Je sais la course des notes et le principe physique qui fait tomber une pomme. Les nôtres ne tombent plus, par bonheur ; elles demeurent suspendues en l'air et c'est bien pratique. Leur chair n'en est que mieux préservée. Le concept de mère nature est dépassé depuis longtemps. Mère nature est devenue vieille et inconséquente. Pour nourrir des milliards d'humains, il

a bien fallu la remplacer. Il a fallu conduire la vie elle-même pour subvenir à la nôtre. Trente milliards d'êtres humains. Autant de lumières, pâles ou vives, au gré de ce qu'elles brûlent.

Je sais ce que signifie le mot douleur. Je connais le mot rêve, et je m'étonne toujours de ce que signifie celui de cauchemar. Mais tout cela n'a pas de sens. Tout cela fait partie d'un autre monde. Celui de mon père. Un bicentenaire au corps abimé et tremblant. Un homme souffreteux qui me désignait, chaque fois qu'il me voyait, ce trou dans l'espace.

Comme je le hais !

Il me rappelle combien je ne suis pas heureuse.

Il me rappelle ce nom qu'il m'a donné et que j'ai effacé de tous les registres administratifs.

Luna.

Mon nom est Cendre. Je suis mariée à un homme brillant. Brillant comme le seront nos enfants. J'ai pour charge le Ministère des Nouvelles Initiatives. Un ministère créé pour pallier la morne conduite de nos vies. Un ministère destiné à réenchanter le monde. Nous en avons pondu des projets innovants et des actions brillantes. Aucune ligne d'aucun programme n'a trouvé grâce aux yeux de nos concitoyens. Il semble bien que le mal dont nous souffrons soit plus tenace qu'aucune maladie. Nous ne savons plus nous émerveiller. Maintenant que nous sommes au pied du mur, il me reste une dernière chance. Une dernière tentative avant d'abdiquer à mon tour. Avant que cette lueur dans les yeux de mes enfants ne faiblisse. Une utopie. Un rêve fou qui engendrera d'autres rêves. D'autres horizons et d'autres inconnus sur lesquels vogueront les pensées du monde. Une rive pour la dérive. Un rêve pour transcender la trêve. En relisant les derniers mots de mon père, j'apprends de ma haine et de notre échec.

Nous avons décroché la lune... Et si nous la réinstallions, là-haut, au sommet de nos espérances et de nos chimères ?



Auteur, metteur en scène et comédien au sein de la compagnie bretonne Via Cane, Jean-Frédéric Noa crée des spectacles imagés en France et à l'étranger, inspirés des contes et légendes européens. Ils sont consacrés à l'humain dans toutes ses dimensions. Il explore l'identité européenne à travers la marionnette comme vecteur dans le projet « Marionnettes en Europe ». Il travaille actuellement à des romans destinés particulièrement à la jeunesse.

Fabienne Bourgoin

Monotonie

Été 5421 – Genève – 14h45

Du sang! Du sang qui coule! Encore et encore! Sur la table. Sur le sol. Sur mes mains. C'est chaud et poisseux. C'est la vie qui s'enfuit. L'hémorragie est impressionnante.

– Compresses!

L'assistant mécanique fait son office à merveille alors que la sage-femme me regarde comme si j'étais fou. Elle tient un nouveau-né. Le premier depuis des lustres. Angélique Humbert, mère n°545, ne mourra pas aujourd'hui. Pas si je peux l'en empêcher. Le Grand Horloger a beau avoir prévu sa mort avec sa précision habituelle, je la sauverai!

Été 5421 – Genève – 13h05

Je m'appelle Paul Aubaine. Drôle de nom, n'est-ce pas? Mais pour tout le monde ici, je suis le «Docteur Chance». Je suis celui qui lutte encore contre le système et y parvient parfois. D'où mon surnom.

– Encore en train de faire des films dans ta tête?

Lui, c'est Ezéchiël, mon Intelligence Artificielle personnelle. Elle m'accompagne dans chacune de mes existences. Nous sommes *connectés*. Je tapote la puce sur ma tempe. Ses fonctions sont multiples. Chaque citoyen a la sienne. C'est ainsi que le Grand Horloger *veille* sur nous ou, plutôt, nous surveille. L'apparence holographique de l'I.A. est libre. Je lui ai donné de nombreuses formes aux fils des siècles, en fonction du type de «compagnon» que je souhaitais sur le moment. Ainsi a-t-elle été, à tour de rôle, femme, homme ou animal. Cette fois, j'ai opté pour un chat.

– Tu entends vraiment tout ce que je pense?

– Malheureusement... me répond-il en retroussant légèrement ses babines. Cela lui confère une moue amusée.

Je bâille à m'en décrocher la mâchoire. Mon rôle consiste à vérifier que les âmes soient correctement accouchées et qu'il n'y ait pas d'erreur sur la personne. Cela n'arrive jamais, de toute manière. Le Grand Horloger y veille. Il attribue les mêmes rôles aux mêmes protagonistes, inlassablement. Il connaît l'heure précise de notre naissance, ainsi que celle de notre mort. Il régit l'ensemble de notre société comme un immense carillon mécanique. Nous avons tous un rôle unique à jouer. Ainsi n'avons-nous jamais l'opportunité de devenir autre chose que ce que nous avons toujours été. La

même monotonie. Tous les jours. Dans toutes les vies. Sans répétition. C'était censé être le rêve de tout un chacun. L'immortalité!

Si je l'avais effectivement appelée de toutes mes forces dans ma première jeunesse, je n'avais certainement pas imaginé cela ainsi. Je voulais explorer tous les possibles. Au lieu de cela, je ne peux être que moi et seulement moi, sans variation.

– Tu vires au pessimisme. Elles ne sont pas si mal, tes vies en ma compagnie.

Mon regard se porte par-delà l'immense baie vitrée.

– Tiens, regarde Ezy, un dirigeable qui fait de la publicité pour «Le livre des visages». Tu crois qu'il en a encore besoin? De nos jours, tout le monde y est fiché.

– Il reste certainement quelques incorruptibles. Toujours les mêmes.

La vue sur la cathédrale Saint-Pierre, vestige d'une époque révolue, est dégagée aujourd'hui. Je peux observer à loisir l'immense horloge qui orne le sommet du clocher. Un bijou de technologie. Toutes les heures, seize cloches carillonnent une mélodie différente pour accompagner les personnages métalliques dans leur ronde.

Nous n'avons plus besoin de religion, ni de libre arbitre d'ailleurs. Nos destins sont tous connus et terriblement sans surprises. Nous sommes les pions qui font fonctionner notre société austère, mais ô combien prospère. Quel ennui!

Entre deux fabriques de chocolat, j'aperçois la pointe du lac Léman. Il est bordé, de part et d'autre, par des usines horlogères. Quelques bateaux à vapeur voguent paisiblement. Mon préféré, le restaurant flottant, vient de quitter le port. Sa roue à aubes est impressionnante.

Le train rouge et or de la chocolaterie «Frex» attire mon attention. Sa locomotive, avec ses quatre cheminées, est un prodige de mécanique. Sur chacun de ses wagons, une illustration différente relate l'histoire de la fabrication du célèbre chocolat. La bande dessinée géante file à travers la ville en direction du pays voisin.

– C'est l'heure, me lance mon I.A. en prenant place devant la vitre de la cellule d'accouchement. Le reflet de ses yeux jaunes m'observe. Le Grand Horloger nous a à l'œil, constamment.

Je bâille, puis reporte mon attention sur ma tâche. Je consulte ma tablette. La naissance de Bertrand Amaudruz, banquier, est prévue pour 13h25, soit dans deux minutes. Je patiente. La sage-femme me fait signe

le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal

que tout se passe comme prévu. La mère n° 544 se porte bien également. Je soupire. Nous sommes désormais capables de vivre éternellement, mais nos enveloppes corporelles sont toujours conçues de la bonne vieille méthode archaïque. Elles vieillissent, puis meurent. Nos âmes sont ensuite récupérées, puis réinjectées dans le système par fécondation in vitro. Il n'y a plus aucun glamour, plus de contact physique, plus de surprise.

– Tu ne voudrais tout de même pas d'un corps mécanique?

– Et pourquoi pas? J'ai entendu dire que les recherches du Professeur Dupuis avancent très bien. Il a réussi à créer une vache laitière mécanique entièrement autonome au siècle dernier. Elle produit un lait de synthèse en poudre délicieux et enrichi en calcium. Il y en a dans tous les champs désormais. Pourquoi pas des humains artificiels bientôt?

– Non, mais tu t'imagines? Je cite un futur article de presse C'est encore arrivé. Un homme est mort sagement dans son lit parce qu'il avait oublié de remonter sa montre cardiaque... Ezéchiël a toujours le mot pour rire. Je l'ai programmé ainsi. Son air désabusé suffit à me convaincre que ce n'est pas encore pour tout de suite. Les paysans sont là pour remonter les vaches. Qui remonterait les Hommes?

– Et puis, ajoute-t-il, tu perdrais ta raison d'être.

– Je ne crois pas que mon métier me définisse. Je pourrais enfin faire autre chose.

J'observe le miracle de la vie se produire une énième fois. Nos ingénieurs sont loin du compte. Nous n'atteindrons jamais une telle perfection avec des robots. La venue au monde de Monsieur Amaudruz intervient pile à l'heure. La sage-femme l'examine, puis hoche la tête en le posant doucement par terre. Le nouveau réincarné s'étire un peu avant de se diriger vers la cabine de douche. Après avoir fait ses ablutions, il se rend à celle d'habillage. Il y trouvera sa tablette. Les événements manqués au cours des quinze mois qu'aura duré la gestation, soit tout ce qu'il a besoin de savoir pour continuer à jouer son rôle dans la société, a été spécialement répertorié pour lui par le Grand Horloger. Il pourra en prendre connaissance dès qu'Ezéchiël l'aura connecté à son I.A. mise à jour.

Après quelques minutes, il quitte la salle stérile, en costume, son minuscule attaché-case serré sous le bras. Il franchit la minuscule porte de sortie, puis s'arrête à mes pieds.

– Bien le bonjour, Docteur Chance!

Ezéchiël se penche sur lui et lui implante sa puce crânienne d'une patte habile.

– Que le Grand Horloger vous soit clément, cette fois encore!

Après nous avoir adressé un signe de tête satisfait, il s'en va rejoindre les transports-vapeurs en commun pour nouveaux réincarnés. Il sera conduit dans la partie de la ville dédiée aux personnes de sa taille, en attendant qu'il grandisse, puis change de secteur. Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il se retrouve à nouveau ici. Je mets une coche sur ma tablette en étouffant un bâillement. Tout est en ordre. Tout est *toujours* en ordre. Comme je m'ennuie!

Je passe à la cabine de naissance suivante. J'ai encore du temps. Dix minutes. Je me replonge dans mes pensées. De mon poste d'observation privilégié, je vois très bien les tout petits «vapo-trams» emportant les réincarnés.

– Ne t'inquiète pas, Paul. Il finira par se passer quelque chose d'inattendu.

– J'en doute, Ezy. J'en doute.

Un hurlement de douleur me ramène à la réalité. Les contractions. Elles sont très rapprochées. C'est pour bientôt. Angélique Humbert, mère n° 545, sue abondamment. Elle me jette un regard qui me semble *effrayé*. Elle n'en est pourtant pas à son premier réincarné. Je lui souris, encourageant. Je regarde ma montre, 14h15. La naissance de Berthe Cornamusaz aurait dû intervenir à 13h55 précisément. Un peu de retard survient parfois. Après tout, mettre au monde un enfant n'est pas une science tout à fait exacte. Je fais signe à Ezéchiël. Celui-ci me transmet immédiatement le dossier médical. Mes yeux s'écarquillent de surprise. Après avoir consulté à son tour la dernière échographie enregistrée, les yeux de mon chat pétillent de malice. Un garçon!

– Tu vois! Je te l'avais bien dit!

– C'est impossible. Il n'y a *jamais* d'erreur. Jamais!

Une dernière poussée et la voilà. Berthe Cornamusaz vient de renaître. La directrice de l'horlogerie «VacheCarrée» va pouvoir réintégrer sa place. Pourtant, je n'y crois pas un seul instant. L'expression de la sage-femme me le confirme. J'oublie les précautions d'usage et me précipite dans la salle aseptisée.

Des pleurs de bébé. Des *vrais* pleurs. Voilà des siècles que je n'en avais pas entendus. Cela n'arrive plus. Il n'y a plus de rôle à distribuer. C'est impossible! Toutes les âmes sont déjà répertoriées par le Grand Horloger. Je me penche au-dessus des cuisses remontées de Madame Humbert en lui accordant autant d'intimité que le bon sens me le permet. Là, ma mâchoire tombe. C'est pourtant vrai. Un petit être innocent, un *vrai*, s'égosille dans les bras médusés de la sage-femme. C'est un miracle inespéré. Je n'en reviens pas. La monotonie a été rompue! Mon cœur bat la chamade. Je me sens plus vivant que jamais.

– Mais où est Berthe Cornamusaz? demande la sage-femme, au bord de la panique.

– Vous posez la mauvaise question, dit Ezéchiël.

– Oui, la vraie question n'est pas *où*, mais *qui*. Qui avons-nous là?

Je jubile.

– Ezy! Active la puce de Madame Cornamusaz et valide son dossier sur la tablette! Nous allons enfin introduire un grain de sable dans les rouages de notre société...



Fabienne Bourgoïn est née le 5 avril 1983. Elle vit à Genève avec sa fille et ses trois chats. Passionnée de littérature fantastique, elle invente et écrit des histoires depuis son plus jeune âge. Elle aime tout particulièrement les félins qui occupent une place prépondérante dans son imaginaire.

Hélène Dormond

Les salades de Mathilde

– Raconte encore, Mathilde!

Gabin a beau avoir cinquante-huit ans, il est comme un gosse. La faute à la méningite qu’il a chopée dans sa petite enfance. Quelle allure il a, avec ses pantalons remontés à mi-ventre, T-shirt enfoui dedans et son éternel bob, calé sur des oreilles immenses, style chauve-souris, comme pour mieux capter les fables qu’il réclame sans cesse. Mathilde shoote dans un caillou le long du chemin tout en le traînant derrière elle. La chaleur lui brûle les yeux, lui cartonne les cloisons nasales, lui racornit le palais, mais elle s’exécute.

– C’est un potager où il n’y a qu’à glisser la main sous de gros tas d’herbes coupées pour ramasser les patates. Elles poussent à même le sol, comme en Amérique du Sud. Des patates énormes. Avec ça, tu fais des frites à te damner, tonton.

Ce matin même, Mathilde a trouvé son oncle age nouillé dans son carré de terre. Juste après que la canicule a emporté la grand-mère, une grêle aussi soutenue que des rafales de mitrailleuse a haché menu le jardin. A croire que le malheur cherche la compagnie des siens. Pas vraiment étonnant. Depuis que les hommes sont devenus dingues, la terre a attrapé la fièvre. La pauvre alterne pics de température, grelottements et sudations, pour essayer d’enrayer le mal. Mathilde serre la paluche calleuse et tire Gabin derrière elle. Impensable de le laisser seul. Encore moins de l’envoyer s’étioiler en institution, ainsi que le projettent parents et cousins. Cette nuit, l’orage du dehors, celui dans la tête de Mathilde également, ont cessé de rugir quand elle a pris sa décision. Alors, pour que Gabin la suive, elle l’enchanté depuis l’aube avec son récit préféré.

– Les hérissons chassent entre des pois mange-tout fabuleux, croquants et fondants à l’intérieur.

– C’est plus la saison!

Gabin s’est arrêté, contrarié. A ce rythme-là, ils ne sont pas prêts de rejoindre la plaine, en aval du pont emporté ce printemps par une lave torrentielle. Agacée par son erreur, Mathilde essaye de l’amadoué.

– Sous les aubergines... Ils chassent sous les aubergines, Gabin. Des plants qui portent des fruits

gigantesques et moelleux. La base pour des caviars délicieux.

La chaleur est exténuante. Autour d’eux, des arbres étêtés, des troncs éclatés, malmenés par l’alternance des sécheresses et des pluies diluviennes. Avec tous ces estropiés, la forêt qu’ils longent ressemble à un bataillon au retour d’une débâcle. Ils y entrent, descendent la ravine à la recherche d’un lieu propice pour franchir le torrent. Subitement, Gabin pile et saisit Mathilde par le bras en lui faisant signe de se taire. Quelques mètres plus loin, un daim s’abreuve. Il suit de la tête le mouvement du cours d’eau : le museau posé au ras des flots, en amont du courant, il aspire de longues gorgées en suivant le flux, jusqu’à la limite de la longueur de son cou. Alors, il relève ses bois pour reprendre son mouvement. Gabin serre encore le poignet de sa nièce et lui souffle à l’oreille.

– Tu as vu, il lit dans la rivière.

L’image frappe Mathilde. Elle aimerait savoir ce que l’animal déchiffre, lui demander si elle a pris la bonne décision. Ayant peut-être décelé leur présence, le daim redresse la tête, regard inquiet et queue frémissante, inspecte son environnement et disparaît en quelques bonds.

A leur tour, Gabin et Mathilde descendent jusqu’à la rive. Le flux est bas, la traversée, pantalons remontés jusqu’aux genoux, une bénédiction. Gabin bute sur un galet, manque de s’étaler, rétablit son équilibre en agrippant l’épaule de sa nièce qui s’immobilise pour le sécuriser. Le courant bouillonne autour de leurs mollets, délicieusement rafraîchissant. Mathilde ferme les yeux un instant. Autour d’elle, des oiseaux pépient. Côté montagne, dans son oreille droite, le ruisseau glougloute. En aval, au creux de la gauche, il gargouille. L’effet est saisissant. Comme si l’eau entraît par un pavillon auriculaire, bouillonnait dans sa boîte crânienne, pour en ressortir de l’autre. Comme si elle lavait tristesse, deuil et inquiétudes. Mathilde jette un regard vers son oncle, pense à l’âge d’or anéanti. Le récent souvenir de l’enterrement de la grand-mère, l’image de son jardin dévasté, peuvent-ils se diluer et s’effacer, emportés par le courant?

Elle le croirait presque. Bob de biais, T-shirt chiffonné, pantalons retroussés, Gabin sourit aux mésanges. Avec son look dépenaillé, il lui évoque les arbres alentours dans leur lutte contre l'adversité. A leur image, il encaisse, résiste et se maintient debout. Mais supportera-t-il le déracinement, acceptera-t-il une nouvelle terre ?

A nouveau, le chant de la rivière attire l'attention de Mathilde. Le gentil ruissellement gagne en profondeur, en sonorité et en puissance. La jeune femme pressent le danger. Elle bondit, entraîne Gabin derrière elle. Ils trébuchent, s'éclaboussent, cavalent vers l'autre versant, l'escaladent en s'agrippant aux racines et aux branchages. En-dessous d'eux, le cours d'eau se bombe, accélère, déborde et entraîne limon et végétaux dans son emballage. En quelques minutes, le paysage se transforme, les arbres agitent leurs rameaux comme s'ils s'agrippaient les uns aux autres pour ne pas glisser.

– Un orage a dû péter un peu plus haut.

Pas de réponse. Mathilde s'aperçoit qu'elle parle toute seule. Elle s'inquiète.

– Tonton ?

Elle se lève, renouvelle son appel. En vain. Elle élargit ses cercles, s'affole, se met à courir en tous sens. Un vent brûlant la pousse, la bouscule, siffle à son oreille, se moque de son souffle haletant, si mince face à sa propre vigueur.

Au bout de longues minutes de panique, Mathilde devine un bob entre les troncs.

– J'ai trouvé un cèpe !

Gabin, radieux, la rejoint, sa cueillette à la main.

– Grosse chaleur et orages, c'est bon pour les champignons.

Il emballe avec délicatesse sa cueillette dans son mouchoir, le noue à sa ceinture. Soulagée de le voir heureux, Mathilde se retient de le réprimander. Pour l'encourager à repartir, elle poursuit la description du pays de Cocagne :

– De temps à autre, un renard vient inspecter les lieux du bout de son nez pointu. Il s'offre un festin avec les mirabelles tombées au sol...

– Les mulots ont intérêt à se tenir à carreau !

Gabin en trépigne d'enthousiasme. Il protège farouchement ses récoltes. Dans cette guerre perpétuelle, il dénombre ses alliés, se réjouit du recul de l'ennemi. A grands gestes, il mime les hauts faits des poilus défendant les tranchées de choux-fleurs, leur courage, leur ténacité. Pris par cet état d'esprit martial, il allonge les enjambées. Avec la tombée de la nuit, la chaleur s'est atténuée. Le duo atteint enfin la route en dessous du pont effondré, puis le hameau et sa gare. Depuis l'exode, une seule voie reste en service.

Mathilde déballe des sandwiches qu'ils dégustent en attendant le train. A son arrivée, ils s'y installent, exténués. Lorsque le convoi se met en branle, la jeune

femme attire l'attention de son oncle sur le martèlement des roues sur les rails.

– Tu entends le rythme des sabots sur le sol ?

Elle lui dépeint une chevauchée au milieu d'une harde en liberté. Ils fendent la plaine au galop sous un défilé d'éoliennes disloquées. Quand elle se tait enfin, Mathilde observe la vacuité du ciel. Cette immensité fait figure de caisse de résonance à ses doutes. A-t-elle bien fait d'emmener Gabin ? Avait-elle le droit de trahir les siens ?

Elle s'assoupit un moment. Quand elle ouvre les yeux, Mathilde voit des larmes se balancer au bord des paupières de son oncle. Il les essuie vivement.

– Je pleure pas ! C'est juste de la rosée.

Avec un salut aux étoiles, Mathilde laisse aussi la rosée monter. Le temps de dire à sa grand-mère qu'elle prend de son mieux le relai. Enfin la ville se profile. Rues désertées, immeubles abandonnés, bureaux fantômes, les ombres se devinent, car plus rien n'est éclairé.

Plongée dans les ténèbres, la gare réaménagée les accueille. Les citadins restés là l'ont transformée en potager. Les caisses alignées le long des quais, initialement dédiées au transport des marchandises, sont désormais remplies de terre et de végétaux. Le train s'arrête. Eclairés par le convoi, des melons se prélassent le long des voies désaffectées, des tomates s'agrippent aux composteurs de billets, des haricots enlacent des épis de maïs. Dans une généreuse abondance, légumes et céréales tapissent le béton, se glissent dans ses interstices et y prennent racine.

Gabin colle le nez à la vitre, sursaute, bondit sur ses pieds.

– Regarde ça ! Les dévoreuses feraient mieux d'aller se cacher !

Il jubile. Eparpillé dans l'obscurité, dans l'herbe qui a recouvert le ballast, un bataillon de vers luisants l'attend. Les minuscules prédateurs, avec leur multitude de loupiotes vertes, font clignoter l'espoir qu'il se plaira ici.



Lectrice forcenée depuis l'enfance, Héléne Dormond est entrée en écriture au printemps 2009. Imprégnée par ses études de psychologie et son activité de travailleuse sociale, elle s'essaye à dépeindre l'humain dans les difficultés du quotidien, de la quête de sens à l'affirmation de soi, avec humour et tendresse. Son personnage de prédilection est le plus modeste aux yeux du monde, voire l'antihéros.

Sache-le donc,
toute création vraie
n'est point préjugé sur
l'avenir, poursuite de
chimère et utopie, mais
visage nouveau lu dans le
présent, lequel est réserve
de matériaux en vrac reçus
en héritage, et dont il ne
s'agit pour toi ni de te
réjouir ni de te plaindre,
car simplement comme
toi, ils sont, ayant pris
naissance.

Antoine de Saint-Exupéry,
Citadelle,
1948



Virgile Pitteloup

(La ruée vers l'air)

Comme les statistiques démenties, les probabilités déjouées, les exceptions, la vie apparut sur la Terre par un accident qui relève de l'inespéré, du miracle.

Coup de poker, divin !
Aubaine ou bonne étoile.

Et la merveilleuse catastrophe continue, continue encore, sans relâche, chaque jour reprise à guichets fermés pour un public qui, bien souvent blasé, bâille et somnole, avachi dans une moelleuse indifférence, empêtré dans la torpeur des villes et des écrans, encerclé de béton.

Été, automne, printemps, hiver, minuit, midi, soir et matin, la vie est un chef-d'œuvre recommencé partout, tout le temps. Il fourmille dans les herbes et le lit des rivières, fulgure sous les écorces, fait frissonner la peau des bêtes, anime les plumes et les pupilles, fait valser les atomes et les cellules, anime les plus petites jusqu'au soleil et aux autres étoiles.

Contée et recontée depuis la nuit des temps, voici l'histoire du presque rien qui engendre le presque tout.
Le récit de la sève.
Du sang, de l'oxygène.
De l'eau.

Bienvenue à vous ! Ici, sur l'une des scènes de la nature, au cœur de l'un de ses laboratoires liquides, dans des bas-fonds verdâtres, vaseux. Même si les tout premiers coups d'œil vous en feraient douter, vous êtes ici au sein d'une mare, une poignée de jours avant l'arrivée du printemps.

Des mâles sont montés sur le dos de femelles.

Accroupis dans l'eau l'un sur l'autre, les couples reposent sur un lit végétal, tige, fleur ou feuille, sur un meuble de bois ou sur un siège de roche, un banc de sable, un tapis de galets. Devant, derrière, tout autour d'eux ondulent, au ralenti, des enchevêtrements babyloniens de pédoncules et de racines, de nœuds, de pousses, de particules. Au dernier plan comme dans les profondeurs, des masses de formes minérales, du vert très sombre qui vire au brun, du noir toujours plus noir, du flou.

Vidant leur ventre subitement, les femelles viennent de pondre. Dans un élan synchrone, les mâles vaporisent leur semence sur la grappe globuleuse de plusieurs milliers d'œufs. Leur mission accomplie, les jeunes parents quittent rapidement les eaux. Tandis que les mères détendent un peu leur dos, les pères partis vers de nouvelles conquêtes comptent déjà de toutes nouvelles étoiles.

Trois jours plus tard, agglutinés par myriades sur des massifs de végétaux, éclosent de petits sacs de cellules

flasques qui grouillent. Dernière cuvée de larves, présages de batraciens, promesses qui palpitent à tout-va.

Ça chuchote, se trémousse, s'impatiente.

Frissons d'attente devant le rideau rouge qui va s'ouvrir, se dégrafant au ralenti comme un corsage. L'écran s'écarte. La pénombre est percée. Le froid fuit. La lumière rompt les solitudes. Et la chaleur affleure.

Quelque chose bout, dans le silence.
Dans le silence, s'esquisse.
Se trame.
S'étoile.
La pièce commence.

Tête et abdomen confondus, branchies, queue nata-toire, le tout enrobé dans une enveloppe brun-noir piquée de points dorés : en exclusivité cosmique et en direct, Mesdames, Messieurs, sous le tonnerre de vos applaudissements, Messieurs les têtards !

Par millions ils frétilent dans des langes d'eau qui les abritent comme dans des placentas. Tapis dans les roseaux, planqués dans les fentes de rochers qui affleurent, ils se déplacent à peine, ignorant tout de l'air qu'ils ne pressentent qu'aux miroitements à la surface.

Leur principale occupation jusqu'à nouvel avis est de manger.

Manger et onduler parmi les joncs. Manger et onduler encore, clignant des yeux avides vers les rafales de flashes qui zèbrent le plafond transparent.

Manger. Se déhancher. Regarder en haut, par la vitre, vers le marais creusé au ciel comme un miroir électrisé.
Désirer l'air, convoiter la lumière.
Rêver la rive.
L'à-venir.

Arrive le jour, l'heure, la minute, l'instant, où ils se risquent à fendre la surface, happés par les clins d'œil du rayonnement solaire. D'abord un, puis un autre, puis dix, vingt, cent, et bientôt mille, piquent une tête hors de l'eau, se dégageant des plantes et des racines, se libérant de la pénombre et se hissant sur la terre ferme d'une ultime extension.

Les cent, les mille, les cent mille premiers périssent d'asphyxie sur la rive. Au terme d'une agonie sans nom, ils s'aplatissent en pellicules qui sèchent, s'effritent, résidus de feuilles maigres qui pourrissent, alimentant la terre. Malgré les échecs en séries à ce concours que tous paient de leur peau, aucun individu n'esquisse pourtant le moindre geste de recul.

Nul ne pleurniche, ni ne déchanté.

le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal

Nullement refroidie par l'hécatombe des éclaireurs, la deuxième ligne s'avance sur la pente d'herbe et de cailloux, gravit, lutte, escalade, redouble d'efforts pour respirer. Et déjà la troisième, la quatrième, puis la cinquième. Sans cesse paraissent des pionniers flambant neufs, sans cesse affluent des frères, des sœurs, qui se démultiplient.

C'est la ruée vers l'air.

Les strates de peaux vidées de vie ont beau s'amonceler, ils poursuivent en apnée la croisade. Ils n'abdiquent pas, s'entêtent. Jusqu'à ce que l'air, une fois, une toute première, enfle et désenfle leurs poumons.

Ouf, sur la rive... reçu au club de l'amphibie!

J'inspire.

J'expire.

Je suis crapaud, dit le crapaud, pour la toute première fois!

Après que l'engrenage a été mis en branle, aucune parade pour le suspendre ni même le ralentir, et c'est l'histoire si connue qui s'enclenche. En avant la musique!

Déjà hors de l'étang qui l'a vu naître, qu'il gardera enfoui dans sa mémoire, qu'il rejoindra pour donner naissance à son tour. Déjà évoluant à quelques centimètres au-dessus du niveau de la mare, noyé dans un banc de semblables, anonyme.

Le même que tous les autres, ou presque.

Déjà vert olive et bombé, la peau recouverte de glandes qui sécrètent un venin contre les prédateurs et un mucus l'empêchant de se déshydrater. Déjà les yeux mi-clos, pupilles horizontales, iris cuivrés, museau arrondi, sans une dent. Déjà mis en mouvement par du sang froid pulsé, guidé par le champ magnétique, présentant les séismes.

Pareil à tous, et pourtant différent.

Déjà marchant lourdement sur ses doigts, bondissant mal avec ses pattes très courtes, actif surtout la nuit, le jour tapi dans un trou creusé au ras du sol, planqué dans une taupinière, un terrier, abrité sous du bois mort, ou sous des pierres.

Déjà marqué d'une tare légère, d'une signature singulière, d'un destin.

Déjà chantant dans la nuit d'été, sous la lune, accroché à une tige entre les nénuphars et les étoiles, mêlant ses cris aux solos des grenouilles. Déjà des cris, des chants, qui ne sont ni des cris ni des chants, mais des échos, des souvenirs roulés, des réverbérations.

Déjà marginal, déjà fou.

Laissons-le là, tombé de la toute dernière pluie, tâtonner dans les herbes, explorer les troncs, les cailloux. Laissons-le jouer à cache-cache dans des lacis de feuilles et de pétales comme autant de parcs d'attraction, de dédales. Qu'il se faufile sous des arches de bois et des ponts de roche suspendus, à travers des galeries végétales. Qu'il descende en casse-cou des toboggans de bulbes, de branches cassées, de souches. Qu'il surfe, luge et patine. Ô oui, encore.

Va, vis, voltige dans l'âge fleuri où tout se conjugue au présent, cette infinie saison de joies sans avarice, de

jeux dilatant les poumons et les veines, de sève coulant au coeur sans fin.

L'heure de l'enfance.

Son enfance.

Pchuuut...

Et ffffff... enfuie!

On le retrouve à l'âge où le torse se bombe, attendant sous une pierre qu'une araignée ou un cloporte passent à portée. Il s'entraîne à la chasse, s'initie à l'affût. Nulle proie qui ne montre la moindre patte. Nul quatre-heures, nul butin. Lassé, il quitte sa planque.

A peine s'est-il délogé qu'une couleuvre slalome vers lui, gueule ouverte, langue chercheuse. Aussitôt redressé, il gonfle l'abdomen, exhibe son arsenal de glandes à sécrétion toxique, espérant la faire fuir. Dupé parfois par le tour de passe-passe, le prédateur se fige et jette l'éponge. D'autres fois affolé, c'est lui qui décampe à cloche-pattes.

Passant sa vie des devoirs aux loisirs, il se dandine des uns aux autres comme un yoyo luisant quand tout à coup résonne la cloche. De tics en tacs, l'horloge l'a rattrapé. Fini le temps des cours et des récréations. Il est fin prêt pour prolonger l'espèce, payer son dû à la tribu. Mûr pour le rôle de père.

Dans un trou de verdure où bruissent les frondaisons, par une nuit de redoux de fin février, début mars, démarre la saison des amours. Quelque part sous sa peau, tendant ses nerfs, ses muscles, allumant sa pupille, s'élève un appel aussi muet qu'irrépressible.

Tout le banc des crapauds de lancer le mouvement, de retrouver la piste de la mare, d'y reconduire son lent cortège cahin-caha. Ils vont, avancent lentement, inexorablement. Franchissant les obstacles, courant tous les périls, ils sont soudain stoppés net par une route. La plaie de bitume promet à la tribu une bouillie d'abdomens et de pattes, une solution toute propre, définitive.

A un jet de pierre du point de ralliement, les marécages bruissent de mille et une plaintes, de soupirs avides, en attente.

Tous prennent tout droit sauf lui. Obliquant sur la gauche, s'aventurant sur une voie vierge, il fait la migration buissonnière.

Hasard ou Dieu?

Programme de la biologie?

Mauvais calcul?

Indiscipline?

Caprice?

Rêveur fou ou pionnier, suicidaire ou génial, il entre dans l'inconnu, l'hostile. Nonante-neuf fois sur cent, il se perdra dans un cul-de-sac, mourra. A la centième, découvrant une issue, il reviendra sauver l'espèce.



Virgile Pitteloud, alias Virgile Elias Gehrig, est né à Sion en mai 1981. Licencié ès Lettres de l'Université de Fribourg, il écrit et respire entre le lac Léman et le glacier du Rhône. Il vit son enfance et son adolescence à lustrer ses semelles sur trois pistes, trois terrains, trois carroufels: le tableau noir des salles d'école, le parquet des cours de danse classique et les pelouses de football. Aujourd'hui, il passe le plus clair de son temps à déplacer et agencer de toutes pièces dans sa tête, à recréer une mosaïque, un puzzle, à retrouver enfin l'image manquante.

Catherine Lovey

Une expérience du monde, avec des roses et de l'eau

Permettez que je vous dérange en ces temps de confinement épidémique déconfiné, où vous avez déjà trop à faire, et recevez bien assez de nouvelles contradictoires à propos desquelles vous angoissez. A dire vrai, je ne suis pas tranquille non plus. J'ignore comment la situation va s'aggraver. De quel pain rationné demain sera fait. Sec ou rassis ou pire. Je crains de devoir me recycler du tout au tout, et vous peut-être aussi, n'ayant pas choisi d'exercer l'un de ces métiers essentiels au service d'autrui. Je ne saurais dire à quel point je regrette d'avoir sous-estimé les jardineries en général, les salons de coiffure en particulier et tous ces gestes prometteurs consistant à délivrer des hamburgers-frites.

Ne souhaitant pas demeurer les bras ballants face à tout ce que nous ne savons pas à propos du virus SARS-CoV-2, et désirant encore moins laisser ces incertitudes creuser à l'intérieur de moi-même des gouffres de doutes qui m'amèneraient à éprouver à quel point la vie tient à un fil, voire à pas grand-chose, j'ai décidé d'apporter ma contribution en me lançant dans une expérience scientifique. Avec les moyens du bord, il va sans dire, et non sans intégrer à ma science un souci certain de la beauté, à travers le choix d'une fleur sublime à expérimenter: la rose. Ces travaux, que je brûle de partager avec vous aujourd'hui, visent à nous faire mieux connaître la nature. Et à trancher une question essentielle: les roses ont-elles – oui ou non – besoin d'eau pour vivre?

Les réponses que j'ai obtenues se contredisent affreusement. Plutôt que d'en choisir une seule et vous l'imposer en tant que vérité unique, d'une manière que personne ne devrait s'abstenir de qualifier d'autoritaire, je préfère jouer cartes sur table et vous les exposer toutes les trois, convaincue qu'ensemble, nous sommes plus intelligents que moi toute seule dans mon coin.

A partir de là, je vous laisse libre de choisir le résultat scientifique que vous avez envie de partager avec vos proches, votre communauté, tous vos réseaux sociaux, pour des raisons qui vous regardent, et que je m'abstiendrai de questionner. Comment oserais-je vous demander de vous justifier, et notamment d'expliquer les critères sur lesquels vous vous basez pour accorder du crédit à une réponse plutôt qu'à une autre? Au nom de quoi exigerais-je une chose pareille de vous toutes et vous tous qui êtes des amies et des amis en humanité, n'est-ce pas?

Expérience de l'eau et de la rose.

Résultat scientifique n°1

Lundi matin vers 8 heures, j'ai coupé quelques roses dans le jardin. Un peu plus tard, je les ai mises dans un vase, sans la moindre goutte d'eau.

A 10h10, une tendance très claire a commencé à se manifester.

A 12h07, j'étais en mesure de publier le résultat suivant: les roses n'ont pas du tout besoin d'eau pour survivre. La science officielle prétend le contraire, et aussi le gouvernement, qui organise l'angoisse publique par rapport aux réserves d'eau et son rationnement. Ce que ces instances veulent nous faire croire, c'est que l'eau est indispensable, alors que ce n'est pas vrai et qu'en plus, elle est payante. J'ai remarqué un détail capital. J'avais posé sur ma tête un chapeau blanc. Je n'y ai même pas fait attention, c'est juste une habitude. Qui ne vient pas du hasard. C'est ainsi que j'ai eu la confirmation de ce que je soupçonnais depuis longtemps: le chapeau blanc a un effet protecteur sur les roses sans eau, et par extension sur toutes les plantes domestiques et sauvages et aussi sur les arbres et la végétation en général. Il s'agit d'un procédé très ancien, mis au point par les alchimistes. Beaucoup plus tard dans l'histoire, en 1942, un jardinier français de la région de Marseille avait publié une étude révolutionnaire sur l'apport des chapeaux blancs en jardinerie et dans l'agriculture. Il a démontré qu'il ne fallait pas utiliser des chapeaux de paille, mais des blancs, qui coûtent encore moins cher à produire, si ce n'est que l'industrie persistait à ne pas les fabriquer. Or, la paille n'a aucun effet sur le végétal, au contraire du champ chromatique blanc; ce génie qu'était Léonard de Vinci en avait eu l'intuition en son temps, mais comme vous le savez, l'Eglise catholique avait voulu le faire brûler vif sur un bûcher. L'étude de l'horticulteur provençal avait très vite été retirée des rares rayons de librairie. Elle allait contre les intérêts de l'industrie et des sociétés d'eau, dont l'Etat est actionnaire, ainsi que la plupart des ministres et hauts fonctionnaires. Il ne fallait pas que la population apprenne qu'elle pouvait utiliser un moyen très simple pour obtenir des rendements agricoles supérieurs. Personne ne sait ce qu'est devenu Jean-Baptiste Bravo, le jardinier précurseur. J'ai fini par le découvrir, car j'ai retrouvé sa trace. J'en parle dans mon dernier livre, dont je vous

le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal

mets le lien ci-dessous pour la commande; j'explique tout, et aussi en détail comment vous pouvez vous passer d'eau. Sachez qu'à l'heure où je vous écris, toutes les roses sont intactes dans le vase vide.

Résultat scientifique n° 2

Lundi matin 30 mars, dès 8 heures du matin, j'ai coupé quarante roses dans mon jardin. Pour chaque couleur, j'ai prélevé deux roses. A 10h20, chacune était installée dans un vase. J'ai veillé à ce que les vases soient semblables, et remplis de la même quantité d'eau en provenance du même robinet. J'ai suivi le modèle d'installation suivant: une rose rouge dans un vase contenant de l'eau, une rose rouge dans un vase sans eau, et ainsi de suite pour les oranges, les jaunes, les violettes etc. Puis j'ai laissé vivre mon salon, où tous les vases sont installés, dans des conditions réelles, avec les variations naturelles de la température et de la lumière, sans compter ma manie d'ouvrir souvent les fenêtres.

Depuis, je travaille tellement que je ne sais plus où donner de la tête. Je n'arrête pas de consulter d'innombrables professionnels qui sont capables de comprendre des phénomènes dont j'ignore tout, notamment la botanique, la microbiologie, la génétique, la vie et la mort des pucerons. J'ai aussi pris contact avec quelques météorologues et spécialistes des interactions entre les matériaux. Petit à petit, je me suis rendue compte qu'un expert en langage des plantes ne serait pas de trop. Les jours passant, j'ai encore sollicité une grande professionnelle de la gestion des conflits de couples éclatant dans des cadres confinés et trop fleuris.

Chaque matin, depuis maintenant trente-trois jours, je communique à mes divers collègues les observations faites, pour certaines à l'œil nu, et pour la plupart grâce à des instruments de mesure très précis et des tests.

Je mets en pièce jointe ces relevés, pour ceux d'entre vous que cela intéresse. Chaque jour qui passe rend bien entendu ces relevés plus pesants, c'est pourquoi je vous enjoins de réserver le temps nécessaire à leur lecture attentive.

A l'heure où je vous écris, vendredi 1^{er} mai, 20h50, huit roses vont bien, six moyennement bien, onze pas bien du tout, et quinze sont clairement desséchées. Mes collègues et moi-même observons déjà que la question de l'eau est capitale, mais nous ne savons pas dans quelle proportion. Beaucoup d'autres éléments influencent le développement de chaque rose, et nous sommes en train de bâtir un modèle capable de les intégrer, puis d'en mesurer le poids exact, le mode d'action, et la raison. Nous avons bon espoir, d'ici une année ou plutôt une année et demie, soyons réalistes, de pouvoir communiquer des résultats détaillés. Ceux-ci pourront alors être discutés dans des communautés plus larges intégrant aussi bien des jardiniers que des couples confinés, des botanistes et des psychologues, qui pourront à leur tour reproduire cette expérience, et s'assurer que mon équipe et moi-même ne sommes pas passés à côté d'autres facteurs décisifs.

Résultat scientifique n° 3

Aujourd'hui, dans la matinée, une tasse de café à la main, je suis allée couper une rose dans le jardin. Puis je me suis promenée un peu. Rentrée à la maison, j'avais toujours cette fichue fleur dans la main. Alors je l'ai abandonnée sur la table de la salle à manger et je suis allée à la cuisine pour faire la vaisselle. J'ai ensuite trié du linge et mis en route une lessive, donné un coup de balai, changé la litière du chat, répondu à quelques messages avant d'éplucher les pommes de terre, de les cuire, et de les réduire en purée. Comme Patchimou, le chat, a tendance à s'étaler de tout son long sur la table familiale, en dépit de l'interdiction stricte qui lui a été signifiée à de réitérées reprises, et à y laisser à chaque fois des morceaux de lui-même sous forme de touffes de poils, je suis revenue vers la table à un moment donné, munie d'une éponge et d'un torchon. C'est alors que je l'ai entendue. La rose. Cette fleur laissée à l'abandon. En train d'agoniser. Mon infra-ouïe m'a permis de capter les signaux correspondant aux particules de haute énergie émises par ce végétal. Une *rosa pimpinellifolia* de la famille des Rosaceae, plus précisément. J'ai intercepté un signal après l'autre. Des râles, en réalité. Qui me signifiaient à moi, un être humain soudain précipité dans un monde-miroir, où le positif est devenu négatif, la gauche la droite, et où le temps s'est mis à reculer en lieu et place d'avancer, qui me signifiaient donc qu'elle-même en tant que rose était en train de mourir, et que moi aussi, je mourrai, et le chat, et les végétaux, que le monde mourra, devenu fou, l'entier du monde bientôt mort et l'entier de sa folie, pour ne laisser place à rien d'autre qu'à une sorte de champ magnétique en voie de dissolution dans un Big Bang à l'envers. Tandis que blême et subitement sans appétit, je regardais la rose au bord de la tombe, je fus prise d'un réflexe de survie, à dire vrai, compte tenu des circonstances, je ne sais trop comment il faudrait l'appeler, disons qu'un réflexe s'est emparé de moi, un véritable souci plutôt, en pensant à l'humanité prochaine, si par hasard il devait un jour y avoir de nouveaux humains sur cette planète dégénérée, bref, j'ai... empoigné mon... ce truc-là, vous savez, qu'on a toujours... ah oui, mon smartphone, et j'ai enregistré... les... ces ... de la rose... donc oui, les râles... et je les mets aussitôt dans la pièce jointe de ce mail... pour vous... mes ami-e-s... si chère-e-s... j'espère que... le format mp3... euh... que le format actuel du son numérisé sera capable de traverser... oui... les âges... et je vous en supplie, si vous y arrivez... avant... avant qu'il ne soit trop tard... mes ... bien chers... si vous n'êtes pas morts... à la réception de ce ... alors merci du fond du cœur de faire suivre cet... euh... cette pièce jointe... cet enregistrement exclusif, je veux dire... à tous vos... bref à tous vos contacts, si je suis encore vivante... au moment de ... ahhh ahhh ahhhh a h h ha h ah ah



Catherine Lovey est née en 1967 dans les montagnes du Valais. Elle a étudié les relations internationales puis la criminologie. Elle a travaillé comme journaliste de presse écrite, spécialisée en économie et finance. Elle est l'auteur de romans – dont Monsieur et Madame Rivaz (Zoé, 2016) –, d'essais, de textes pour le théâtre, de chroniques de voyage, d'articles de blog ainsi que de la série originale La question qui tue. Catherine Lovey voyage souvent, en particulier en Russie.

Tu Wüst



Lagotopia

Je m'immobilise au pied du mur en verre construit en urgence il y a quelques semaines. J'apporte la mort. Quand je montre patte blanche, les vigiles armés débloquent la première porte coulissante. J'avance et me place dans le sas qui se referme avec un chuintement discret. Le second panneau s'ouvre sur un chemin en gravier, bordé d'herbes folles. L'air piquant de la mer s'engouffre dans l'habitacle et me déstabilise. Je jette un dernier regard derrière moi, sur la route en asphalte qui m'a conduite jusqu'ici. Mes collaborateurs, qui m'ont déposée à une centaine de mètres, m'adressent un signe d'au revoir.

Ils m'ont affirmé qu'ils se tiendraient au même endroit dans quelques semaines, pour me raccompagner vers la civilisation.

L'unique sentier qui me mène à la presqu'île s'élargit sur une prairie bigarrée. J'aperçois une carriole garnie d'un comité d'accueil patientant à l'ombre d'un immense noyer. Des petits bondissent autour de cette délégation décorée de fleurs des champs aux couleurs vives. Un individu des plus banals se détache et vient à ma rencontre.

– Bienvenue en Lagotopia, M'dame. Je m'appelle Louki. Je suis le nouveau gouverneur depuis peu de temps. Nous vous sommes très reconnaissants d'être là.

– Bonjour, je m'appelle Sissi. Merci pour votre hospitalité. J'ignorais que des élections venaient d'avoir lieu chez vous.

– Ma petite dame, c'est pas une grande affaire! On est nommé par tirage au sort tous les deux ans. Ça nous arrange pas toujours, hein. Moi, par exemple, je suis agriculteur. Ben, je m'y attendais pas. Et on est en pleine période des récoltes, là. Mais, montez dans le chariot! Je vous montre mon exploitation. On passera aux choses sérieuses qui vous concernent, après.

Pendant qu'il me parle, un tout petit vient placer autour de mon cou un collier qu'il a visiblement confectonné lui-même avec des boutons d'or.

Nous longeons le vaste domaine de Louki que ses employés et ses enfants entretiennent avec attention. La générosité de la nature et l'harmonie chaotique des plantations m'impressionnent. Des haricots grimpent le long de tiges de maïs leur servant de tuteurs. Des tomates rouges, jaunes ou tigrées côtoient des buissons de basilic. Et partout des fleurs d'une diversité et d'une abondance éclatantes: bourrache, capucines, lin

ou soucis se disputent le moindre espace laissé libre. Louki fait un détour pour me présenter leur système de stockage de denrées alimentaires. Il est composé d'énormes silos à moitié enterrés, remplis d'un mélange de sable et de sciure. Ils conservent ainsi des légumes racines, récoltés pour les années de disette. Mon hôte déclare avec fierté que Lagotopia est autosuffisante pour sa nourriture, qu'il vante comme savoureuse et d'excellente qualité.

Joignant le geste à la parole, il m'invite à un repas sans cérémonial parmi les siens lorsque nous pénétrons dans sa ferme. Jamais je n'avais goûté de laitue ou de carotte aussi succulentes. Les betteraves et les navets atteignent la taille de ma tête. Les grains de maïs mûrs explosent sous mes dents comme une friandise. Pendant que je me régale sous le regard amusé des différentes compagnes du gouverneur, il me brosse une situation sanitaire moins préoccupante que ce que nos médias ont diffusé depuis plusieurs semaines.

– Mais nous avons prévu des équipes nombreuses pour vous seconder dans la campagne de vaccination, m'annonce-t-il. Comme les Lagotopiens sont adeptes des méthodes naturelles, je parie qu'ils se tourneront vers votre médecine qu'en dernier recours.

– Cet état d'esprit me paraît dangereux. Ce virus de la pyxomatose a disparu depuis des siècles. Mais nous l'avons retrouvé dans notre banque d'échantillons archivés et nous l'avons étudié. Nous savons qu'il peut décimer votre population en quelques semaines, quelques mois tout au plus. Ce n'est pas pour rien que nous vous avons isolés du reste du continent dès que vous nous avez signalé les premiers cas.

– Je comprends. Et c'est pour ça que je ferai mon maximum pour vous aider... Lilou, tu veux me passer la salade s'il te plaît?

Cette petite me fixe depuis le début du repas. Quand elle s'approche avec le plat de verdure, elle ose enfin m'aborder:

– Dis, c'est beau, ton collier.

– Je l'ai reçu tout à l'heure, je pense que c'est ton frère qui...

– Non. L'autre, le bleu qui brille.

– Oh, celui-là! Oui, mon équipe me l'a offert comme cadeau de départ.

– Comment ça, «de départ»? intervient Louki.

– Je suis médecin à la base, mais je me suis tournée vers la microbiologie ensuite. Je dirige le Centre mondial

le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal

des maladies infectieuses depuis longtemps. Ma mission chez vous clôt ma carrière dans cette organisation.

– Vous avez des plans pour le futur ?

– Non... pas précisément, concédé-je en triturant ma chaînette argentée.

Le liquide enfermé dans mon pendentif projette des lueurs turquoise et céruléennes dans l'iris fasciné de Lilou. Hypnotisée par les arabesques ondulantes de mon bijou, elle s'assoupit bientôt sur mes genoux. Son père me sourit pour s'excuser de la familiarité candide de sa fille. Puis, il se lève pour l'emporter avec tendresse dans son dortoir.

Pendant les trois premières semaines, au dispensaire principal situé près de la frontière, les candidats au vaccin se sont montrés rares. Mais ensuite, la propagation de l'épidémie et les messages de Louki incitant à la solidarité citoyenne ont abouti à l'effet escompté : les salles d'attente ne désemplissent plus. Dès que le personnel médical local m'a semblé apte à travailler de manière autonome, j'ai eu l'irrésistible envie de me promener et de m'immerger dans la culture lagotopienne, guidée par le gouverneur. Celui-ci profite de cette tournée avec moi pour rencontrer ses administrés. Aux gestes et paroles échangés, je me rends compte du profond respect et de la considération réciproque entre Louki et ses concitoyens. Quant à moi, on me regarde avec curiosité, rarement avec méfiance. Partout où nous allons, nous sommes accueillis avec bienveillance.

Au bout d'un mois et demi en Lagotopia, je m'offre un jour de congé. J'ai demandé à suivre un jeune du coin dans ses apprentissages. Tôt le matin, il accompagne sa mère dans l'entretien et la réparation des habitats. Juste avant le repas, il participe à la récolte de leur voisine arboricultrice, avec qui il partage ensuite un casse-croûte. Dans l'après-midi, nous érigeons un nouveau pont en aval d'une passerelle fatiguée qu'une récente crue a démantelée. Quand je le quitte en début de soirée, il démarre le tour des villages les plus proches comme assistant d'un ancien. Ce dernier dispense des consultations médicales à domicile, autant pour ausculter le corps que pour écouter les soucis du quotidien. J'ai cru que cet adolescent était un cas particulier, mais j'ai observé cette méthode de transmission des savoirs dans d'autres provinces de Lagotopia. Louki m'a confirmé par la suite que cet enseignement par la pratique constitue la norme : les jeunes acquièrent leurs compétences par mimétisme, en côtoyant des aînés plus expérimentés.

Ce matin, je me suis installée au dispensaire secondaire au centre de la presqu'île. Au crépuscule, je pars en repérage. Arrivée au bord du lac artificiel qui fait office de réserve d'eau potable pour tout Lagotopia, je note que Louki m'a suivie à mon insu. Il me rejoint en hâte :

– Sissi, j'ai cru que vous étiez somnambule. J'ai eu peur que vous vous noyiez.

– Non, non. J'ai... juste besoin de prendre l'air.

– Vous avez raison. C'est un bel endroit ici, mais bien sinistre.

Il m'expose alors la genèse de ce bassin gigantesque, de son barrage et de ses canalisations ; une construction qui a englouti des milliers d'ouvriers sur des dizaines d'années. Dans la douceur de la nuit, le murmure des vaguelettes se mélange aux ahanements des travailleurs qui naissent dans ma tête, au fur et à mesure de la narration de mon guide. Quand ces images de dur labeur se dissipent de mon esprit, je réalise que Louki me dévisage.

– Je sais pourquoi vous êtes venue ici, me déclare-t-il, la mine grave.

– Comment...

– Je vous fais confiance pour décider ce qui est bon pour nous tous. Je ne suis personne pour vous juger. Ou juger ceux qui réfléchissent au bien-être des générations futures...

Parle-t-il des vies enfouies au fond de cette étendue d'eau ou de toutes celles que je m'appête à voler ? Louki me caresse la joue sans un mot, puis se retire, m'abandonnant à mon désarroi.

Je ne suis pas allée au rendez-vous convenu avec mes collègues. J'ai détruit la puissante toxine enfermée dans la petite fiole qui pendait à mon cou. Je devais la déverser dans le lac artificiel pour éliminer tous les Lagotopiens et leur funeste virus avec eux. Eradiquer une presqu'île pour sauver le reste de la planète : ce plan découlait d'une analyse purement arithmétique.

A la place, pour remplacer les doses de placebo inoculées aux dispensaires, j'ai dupliqué le vrai vaccin que j'avais emporté pour ma piqûre de rappel.

Nous avons dynamité le sas. L'explosion a tué les vigiles. A la haute trahison, je rajoute ce crime-là. Mais qui viendra me chercher sur cette île qui a commencé à dériver ?

Aujourd'hui, je suis gravide. Huit petits arriveront au monde dans une semaine. Louki en est le géniteur, mais toute la communauté les élèvera, comme le veut la coutume lagotopienne. La levée provisoire de la limite de progéniture permettra de compenser les pertes passées.

Depuis la disparition de l'Homme, nous avons eu le temps d'évoluer et de prospérer. Nous avons eu tout loisir de faire mieux que ces êtres qui nous confondaient parfois avec nos cousins les lièvres. Je n'ai jamais douté de la sagesse de nos dirigeants, de leur vision et leur dévouement pour le bien commun. Mais après tout ce que j'ai vu et vécu ici, je ne peux plus adhérer à ces froids calculs. Je constate qu'une autre voie est possible. Un chemin de confiance mutuelle et de relations authentiques.



Tu Wüst partage son temps entre son mandat de conseillère municipale, son travail dans une entreprise vendant des ordinateurs durables et sa petite famille. Face au monde en déliquescence, elle se sert de l'optimisme comme d'un bouclier psychologique indestructible : il lui permet de rechercher sans fléchir cette construction utopique, celle d'une société idéale. La science-fiction, l'anticipation en particulier, est son genre favori.

Yves Gaudin

Un à la foi

Ou quand la foi
n'est qu'une utopie

Tout d'abord, il ne se passe rien. J'attends. Je regarde passer les gens. Il y en a cent, il y en a mille. Ils viennent de nulle part, ils vont partout. Il sont tous différents et tous les mêmes à la fois. J'attends et il ne vient pas. Il fait chaud, c'est déjà ça. Je tape du pied, je regarde en l'air, envie d'une cigarette. Il m'a peut-être oublié. Bon sang! Oui, c'est ça, il m'a oublié. Je n'ai pas d'argent sur moi, pas un sou. Pourtant, un petit café, ça ferait bien l'affaire. Personne. Pas un chat. Va savoir. Il y en a cent, il y en mille, mais aucun pour moi. Il m'a oublié, ça ne fait pas un pli. Alors, je demande. Je ne sais plus à qui, pas l'habitude, à l'Univers, au petit Jésus, à moi-même, va savoir. *Allez! Faites-le venir! Maintenant!* Et puis il vient. Il est là. C'est fou, non? Il me demande si c'est moi. Je dis que c'est moi. On y va. Il prend la route. On roule.

La végétation a bien travaillé. On voit des feuilles comme des arbres et des arbres comme des forêts; des collines remplies de mondes infinis, d'insectes et de mystères mais que j'ignore tant j'ai à m'occuper de moi. Le soir venu, enfin, il s'arrête près d'une église et me dit qu'il m'attend. Lui que j'attendais, m'attend. Incroyable, non? Je me demande si je ressentirai quelque chose en lui touchant la main ou en le fixant dans les yeux, un truc, une preuve du Mystère. Il est sur le perron. Je m'approche de lui. Je le regarde. Il me regarde le regarder... Mais rien! Mais alors, rien de rien. Je ne ressens aucune émotion particulière. Pas un frisson, pas pipette, aucune chaleur, aucun pincement au cœur. *Mince!* On m'a encore menti. Ça m'apprendra à courir le monde au lieu de faire le tour de moi-même! Il me demande d'entrer dans l'église. J'entre. Ça sent la foi à pleins poumons, la belle arnaque que voilà! Devant l'autel, un chœur chante, un homme prie. On me dit qu'il m'attend. Je réponds que je viens de le voir. *Mais qui? Lui? Ce n'est pas possible, il se prépare pour nous recevoir. Il est encore loin d'ici.* Bon Dieu, ce n'était donc pas lui. Celui que j'attendais et qui m'attend n'était pas celui qu'on m'a dit qu'il m'attendait. Malentendu. Pas grave. J'écoute la

prière. Je m'évade un peu dans ma tête. C'est fini. Je sors. On me donne à manger. Et puis on repart.

On traverse des villages, avec une déchetterie à ciel ouvert, avec des bidons, des sacs en plastique et des mêmes dessus, il y en a cent, il y en a mille, un foulard sur la bouche, ça me touche. Il fait nuit. On s'arrête. On m'installe dans une salle qu'ils appellent «la chapelle». Combien de lieux de prière dans ce pays? Et là, il vient. Enfin, c'est lui! C'est sûr, cette fois. Quand il parle, il chante; et quand il chante, il parle. C'est troublant. Il vient de partout et de nulle part, il a cent ans et mille ans à la fois. Il est petit et grand. Il me regarde intensément dans les yeux. Et je le regarde me regarder. Il se présente. *Je m'appelle Alex.* Il me raconte son histoire. *De ses mains, mon père remettait les os en place: «crac, crac, crac». A quatorze ans, j'aide une dame malade. Rapidement, elle est debout, elle marche, elle me réclame. Je serai guérisseur.* Il me parle du doute. Et de la foi qui guérit tout! Il m'assure que c'est le premier jour de ma nouvelle vie et me demande de me préparer. Et puis, par une porte latérale, il s'en va. *Mais où va-t-il?* Je le rejoindrai, plus tard, quand je serai prêt.

Il y a des odeurs, il y en a cent, il y en a mille; des bâtons d'encens et du papier d'Arménie, de l'huile frelatée et du pétrole brûlé, il en vient de partout. Il fait chaud. Mon pantalon me fait des insulations. Je tape du pied, je regarde en l'air, envie d'une cigarette. La porte s'ouvre, c'est maintenant. Il est là. Et lui qui m'observait avant, ne me regarde qu'à peine maintenant. Je défais ma chemise, me couche sur une table, et le voilà qu'il plonge déjà ses mains dans mon ventre. Je ne sens presque rien. Ou plutôt comme une cire chaude qui coule en moi. Et puis, il y a un long silence, pas une solitude ou un murmure, une éternité qui vient de nulle part et que j'écoute comme on console un enfant... *Voilà! C'est fini!* Je ressors. Je reviens dans la chapelle et je m'allonge. Je reste longtemps ainsi. Je pleure plus de larmes que les cinq océans, des forêts de perles, qui me traversent et qui ne m'appartiennent pas. En rêve, je vois une grotte. J'entre, je chante, je prie. Je m'enfonce dans les entrailles de

la terre. C'est moite, humide, ça sent le fer et le sang, et des gaz aussi. Je descends encore, ça m'opresse, ça suinte, ma tête explose, mon cœur demande grâce. Une vibration sourde et forte se fait entendre. Je continue, je progresse, je descends encore. Plus rien ne m'arrête. Il y a comme des matières grasses, fécales, laiteuses peut-être, de la boue, ça colle, je dégouline, j'entre dans la matière, je me fonds dans son antre, je réclame la source. J'arrive près d'un lac. Je m'y baigne. Comme s'il s'agissait d'un baptême ou d'un fleuve sacré. Et puis, d'or et de lumière et d'aussi loin qu'il me souvienne, du fond de l'eau, sort une femme. Fontaine d'amour, sexe infini, une décharge de sentiments qui s'affolent, qui crient, qui sont la vie, qui jouissent et qui explosent. Je suis heureux, je suis en pleine conscience, je me colle à elle, plus rien ne compte, ni la gêne ni la honte. Je m'abandonne totalement. Je ressens le besoin de m'accrocher à la nature, aux arbres et aux rivières. Elle me dit d'aimer, les hommes et les chiens. Je suis le jardin d'Eden. Elle vient coller son front contre le mien et, les yeux fermés, je vois des visages qui dansent dans le ciel. Ils dansent et sourient à la fois. Et puis, elle vient plus près encore et son corps tout entier entre en moi. Comment dire autrement? Je tremble, je m'émerveille. Est-ce possible? On reste ainsi des jours et des lunes. De la magie et du naturel. Le jour se lève. Une autre vie commence. Et puis je me réveille. Que s'est-il passé? Aucune idée.

J'ai faim. J'ai mille ventres. Il y a du riz et du poisson, c'est parfait. Je repense à ce qui vient de se passer. Sa main dans mon ventre! Ce n'est pas possible! Ça n'existe pas! On m'avait prévenu. *Il est exceptionnel!* Et je suis venu. Et je ne crois pas. Appelez-moi Saint-Thomas! Pourtant, à ce qu'il paraît, il suffit de croire. Il n'est même pas nécessaire de faire ses ablutions ou de prier Sainte-Rita. Juste croire. *Il fait ça comment? Il croit.* Des gens défilent sur la route principale, de la capitale et à pied, à porter une croix ou une offrande, ils se rendent à la cathédrale pour célébrer la renaissance bientôt. C'est qu'on approche du dimanche de Pâques. J'apprends qu'il est fatigué. Je me propose alors de chanter pour lui. Il veut bien. Il m'écoute. Il m'écoute encore. Il se redresse. Et cette fois, c'est lui qui pleure. Il est heureux. Et me remercie. Il demande de faire un feu, en plein air, un immense feu, dans lequel je brûlerai ma foi. *Ma foi? Pourquoi brûler ma foi?* C'est alors qu'il fut plus grand encore et que, sans me le dire, il me délivre ce message:

Tu serais venu jusqu'ici à genoux, toi qui as fait un si long voyage pour te purifier, pour prier, pour t'agenouiller et méditer, toi qui imploras la Madone et Saint-Augustin, qui sais que la pensée est déjà matière, toi qui récites des versets entiers et psalmodies des mantras, toi qui conviens que Dieu est en chacun de nous, et moi, quand j'accomplis ce qu'il m'a été donné de faire, quand j'ai plongé ma main en toi et qu'il en est ressorti de la maladie et de la négativité, tu l'as vu de tes propres yeux, tu n'y crois pas et, alors que tu pourrais en faire de même, si ce n'est davantage, tu préfères les ténèbres de tes doutes à la lumière de mes convictions. Je te le

dis, ta foi n'est qu'une chimère. Si tu n'es pas prêt à l'accepter, rien ne changera dans ta vie. Maintenant, rentre chez toi, offre des fleurs à tes parents et dépose une rose sur la tombe de tes disparus, donne-leur ta paix, baigne-toi dans le silence, marche, mange, existe comme si tu n'avais pas de tête, regarde avec le cœur, vis dans l'innocence, dans la lumière de l'esprit et la certitude que rien n'est impossible, en tout temps et en tout lieu, habite dans la béatitude et la bienveillance. Alors, ta foi ne sera plus une utopie mais une raison d'Être et tu ne vivras plus en tant qu'homme seulement mais avec du divin en toi.

Le feu crépite. Je lui fais des offrandes. Des jeunes villageois nous ont rejoint. Il y en a cent, il y en a mille, ils viennent de partout mais on ne fait qu'un. On rajoute une bûche, on se regarde du coin de l'œil. Un nuage fait une tâche dans le ciel. Mais le vent se lève. Alors, il s'en va. Alex en fait de même. Demain, il fera jour. Certains le suivront. D'autres pas.



Yves Gaudin est né en juillet 1967. Il est écrivain, musicien et docteur en psychopathologie clinique. Le Valaisan s'intéresse depuis longtemps aux pratiques spirituelles et aux techniques de soins à travers le monde. Entre foi et utopie, et après des voyages et des formations aux Philippines, en Australie, en Indonésie et au Brésil, il revient au pays avec son premier roman Trop tard pour mourir. Son deuxième ouvrage, En vérité, vient d'être publié aux éditions Héloïse d'Ormesson. Il nous fait part ici d'un récit qui pourrait bien se comprendre comme une parabole.

Catherine May

S'il ne restait que le soleil

Lucia s'interrompt pour admirer son travail. Devant elle, plants de tomates et de haricots se dressent fièrement. Elle vient d'arracher la mauvaise herbe qui encombrait les travées et les couleurs ressortent vivement. Sur sa droite, le vert pimpant des feuilles lancéolées des haricots. A gauche, les plants de tomates et leurs sortes variées, rouges, noires, jaunes, n'attendent plus que d'être cueillies.

«Nonno serait fier de moi!»

Elle se rappelle les repas de famille du dimanche dans le jardin familial, serrés autour de la table en bois bancal, parée pour l'occasion de son éternelle toile cirée à carreaux rouge et blanc. Avec son frère Marco, au gré des saisons, elle picorait les fraises, les groseilles et les framboises en cachette, pendant que les grands parlaient politique, attablés devant un café, faisant tourner la bouteille de grappa que le grand-père n'oubliait jamais de glisser dans les paniers préparés par la grand-maman pour l'occasion.

Tôt ou tard, Nonno réalisait que les enfants n'étaient plus à table et faisait mine de piquer une grosse colère en se mettant à leur recherche. Lucia avait l'impression que cette quête durait une heure. Pourtant, le tour du jardin familial devait prendre au mieux une minute, si l'on faisait de tous petits pas sur le dallage qui en délimitait les côtés. Derrière la cabane, avec Marco, elle croyait être bien cachée.

Quand elle voit le cabanon, elle repense avec nostalgie à cette merveilleuse aptitude de l'enfance à voir le monde plus beau et plus grand qu'il n'est.

En réalité, la petite construction dans l'ombre immense de laquelle ils se cachaient, retenant leur souffle, n'excède pas un mètre cinquante de hauteur. Nonno avait tout de même ménagé une petite fenêtre sur un des côtés, afin d'éclairer ce local qui ne lui servait qu'au rangement, quand il restait tard, jusqu'au moment où le jour le cédait définitivement à la nuit.

Le local était toujours fermé, quand ils s'y rendaient. Le grand-père leur répétait chaque fois : «vous ne devez jamais entrer, ni toucher à ce qu'il y a là-dedans, c'est très toxique. Vous pouvez mourir». Un après-midi, Marco et elle s'étaient tout de même hissés sur la pointe des pieds pour regarder à l'intérieur par la petite fenêtre. Ils s'étaient mis en tête que le cabanon regorgeait d'or et de pierreries. Il fallait qu'ils en aient le cœur net.

Au milieu de tout un fourbi d'outils et de sacs de terre, Lucia avait vu un grand bidon bleu arborant une tête de mort. Son frère et elle n'avaient plus jamais insisté pour y entrer, se contentant de se cacher à l'ombre de la cabane pour y déguster les trésors rouges et sucrés du jardin.

Un nuage passe dans les pensées de Lucia. Comme ce temps est loin. Ce carré de jardin familial est tout ce qui lui reste de sa famille. Et dire que depuis, le petit cabanon est devenu son chez-elle...

Mais ce n'est pas de vivre dans cet espace minuscule qui la chagrine. C'est la solitude. Plus aucun de ces êtres chers n'est là. Il n'y a plus qu'elle.

Elle secoue la tête, se forçant à chasser ces tristes pensées. «Tu as ce jardin magnifique, de quoi te plains-tu? D'autres n'ont pas cette chance. Et puis tu as les voisins!»

Ses amis d'enfance qui, comme elle, venaient avec les leurs, il y a de cela des années, ont longtemps perpétué la tradition de ces jardins familiaux. Jusqu'à finir, eux aussi, par être obligés d'y vivre...

Lucia se redresse et s'empare du bidon noir qui déborde de mauvaises herbes, pour aller en déposer le contenu sur le tas de compost, à la sortie de son secteur. «J'ai bien travaillé», se félicite-t-elle devant ses plants vigoureux.

«Combien de temps encore va-t-il faire si chaud?» soupire-t-elle en cheminant au milieu des jardins. Elle sent de grosses gouttes de sueur lui ruisseler sur le front, leurs sillons salés descendre jusqu'à ses yeux. La soif lui brûle la bouche et le gosier.

Au-dessus de sa tête, aussi loin que porte le regard, il n'y a pas le moindre nuage. Par delà les jardins, sur le fond de ciel chauffé à blanc, se dessine la silhouette de la ville où elle vivait, dans le temps d'avant.

De loin, tout pourrait encore paraître normal. Pourtant, plus rien n'était comme avant, les derniers temps. La chaleur était devenue si accablante que le goudron des rues fondait, collant aux pieds de ceux qui s'aventuraient à l'extérieur des habitations. Un jour, les robinets avaient rendu leur dernière goutte. Alors, les hommes avaient quitté la ville, envolés comme des étourneaux.

le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal

Lucia ignorait où ils étaient passés. Les seules personnes qu'elle voyait encore, c'était les quelques âmes amies dans les lopins voisins.

«Mais où sont-ils, d'ailleurs?» se demande-t-elle en réalisant que les jardins qu'elle longe ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes, carrés de terre aride et craquelée où seules quelques tiges de ce qui était autrefois des plants de tomates juteuses s'accrochent à leurs tuteurs comme des bras décharnés.

«Il faut qu'ils arrosent! Pourquoi ne l'ont-ils pas fait? C'est probablement qu'ils ont prévu de venir demain», se dit-elle pour se rassurer. «D'ailleurs, il ne faudrait pas que j'oublie, moi!»

Sitôt son seau vidé de ses vieux végétaux, elle se dirige vers la fontaine.

Combien d'heures n'y a-t-elle pas passées, avec Marco et leurs petits voisins, à faire voguer leurs bateaux de papier! Elle adorait y déposer des graviers, comme autant de matelots sur un fabuleux paquebot. Juste le nombre qu'il fallait pour que l'esquif soit à fleur d'eau. Les autres, bien sûr, n'avaient qu'un but: le faire sombrer. Créer des vagues, rajouter d'autres graviers ou plus surnoisement, appuyer du doigt sur le papier plié pour qu'il disparaisse dans l'eau fraîche: à chaque fois, le drame finissait par se produire. Alors elle repartait en criant jusqu'au jardin de Nonno et se précipitait en sanglotant dans les premiers bras libres. Chaque membre de la famille avait sacrifié maintes fois au rituel de consolation, qui se terminait toujours de la même façon: on lui tendait la boîte de biscuits et elle avait le droit d'en prendre un et de le tremper dans le café de l'un ou l'autre. Le goût inimitable des cantucci ou des canestrini parfumés était toujours là, intact, sur ses papilles.

Son regard se fige quand elle voit la fontaine. Vide. Le fond seulement tapissé de feuilles mortes et de poussière. Elle saisit le goulot en fonte et serre très fort les doigts, comme pour le presser. Mais aucune goutte ne vient. A la place, c'est une araignée qui finit par sortir du conduit avec indolence, suspendue à son fil qui s'allonge.

«Heureusement, il me reste l'eau de mon baril». Le grand baril bleu à la tête de mort, vide depuis longtemps, qu'elle a converti en réservoir d'eau de pluie. Elle rebrousse fiévreusement chemin, son seau vide brinquebalant au bout de sa main.

Cela lui tire des larmes, de voir les jolis jardins de ses voisins ainsi abandonnés à la brûlure du soleil.

Heureusement qu'il y a le sien. «Encore deux lopins à longer et je serai de retour dans mon havre de verdure. Je m'accorderai une tomate juteuse ce soir!»

«Mais... je me suis perdue! Où est mon jardin?»

Autour d'elle, tout n'est que désolation. Le soleil de fin de journée allonge les ombres, transformant les craquelures de la terre en failles vertigineuses, projetant sur le sol les ombres des rares plantes sèches encore debout, tels de faméliques pénitents.

«Je dois m'être trompée d'allée!» se dit-elle, et elle rebrousse aussitôt chemin. Mais ni dans la nouvelle allée qu'elle parcourt, ni dans la suivante, elle ne voit plus trace de son luxuriant potager.

«Ce n'est pas possible!!» crie-t-elle, le cœur battant, avant de se raisonner: «C'est juste que tu es partie dans la mauvaise direction!»

Elle pose son seau à l'envers et se juche dessus, pour se repérer.

Mais aussi loin que porte son regard, le spectacle est le même. Une terre désolée, consumée par le soleil impitoyable.

Alors elle se souvient.

Cela fait déjà bien des semaines qu'elle a mangé ses dernières tomates. Dans le baril, elle a puisé avec le plus de retenue possible l'eau, qu'elle a fait chauffer. Mais il y a quelques jours, elle a craqué sa dernière allumette. Elle n'a plus la force d'aller en chercher au-delà des jardins, jusqu'à la ville vide et calcinée.

L'eau croupie l'a rendue malade. Mais elle a lutté. Elle a essayé d'allumer un feu avec une brique de verre arrachée à la petite fenêtre. En vain. Et puis, il y a trois jours, l'ultime goutte d'eau s'est à son tour évaporée.

Un goût de sable envahit sa bouche. Elle a tellement soif.

Elle se laisse tomber au sol.

Les larmes qu'elles a si longtemps retenues jaillissent alors, mouillant ses joues, jusqu'aux commissures de ses lèvres.

Incrédule, elle porte ses doigts jusqu'à cette eau providentielle.

Elle a les mains dans la fontaine. Que l'eau est froide, quand on y joue trop longtemps! Pour une fois, son frère et les petits voisins la laissent tranquille. Elle peut jouer tout son saoul avec son paquebot.

«Allez, encore un moussaillon à l'avant, juste à côté du capitaine!»

En un instant, l'onde fraîche envahit le bateau de papier qui, doucement, s'évanouit dans l'eau noire.

Librement inspiré de *I Am Legend* de Richard Matheson.



Catherine May est née en 1964. Archéologue de formation, elle est l'auteure du roman *Les sacrifiés d'Eyrinques*, paru chez Xenia en 2014. Sous le pseudonyme de Catherine Avril, elle a aussi été chroniqueuse pour le journal satirique *Vigousse* entre 2010 et 2015. Elle se révèle en 2017, avec *London Docks*. Son dernier roman, *Drame à Wally Creek*, vient de paraître aux Editions Plaisir de Lire.



François Rouiller

(L'éther et le plomb)

Le fou approchait de mon immeuble. Un attaché-case se balançait au bout de son bras qu'il avait raide et long. Les bacs à biolégumes posés en travers de la chaussée lui imposaient un fastidieux slalom. Je le regardai contourner les banderoles qui délimitaient nos communautés. «AnarVie», «Saint Thélème», «Ôm Byoga». Combien d'espaces autogérés avait-il traversés pour arriver jusqu'ici? Des centaines, probablement. Je vivais en utopie profonde.

La lumière jouait avec les fanions tibétains, les cerfs-volants, les semences à aigrettes plumeuses que la brise portait d'une plate-bande à l'autre. Les balcons foisonnaient de lianes aqueducs et d'arbres à piles, leurs palmes déployées sous les rayons matinaux.

Le fou époussetait son pantalon chaque fois qu'il frôlait un caisson terreux, puis repartait en rajustant sa cravate. Le bruit de ses pas sur l'argile compactée devenait de plus en plus sec. Il se superposait aux crissements d'élytres dans les massifs d'acacias, aux rires des bambins, et même aux flap-flap des machines à vent sur les toits.

Au-dessus des immeubles, un essaim de dirigeables dérivait au gré des thermiques urbains.

Plus haut encore, à une altitude bleutée par la distance, des planeurs héliovoltaïques coursaient les nuages. Si mon regard avait poursuivi son ascension, j'aurais aussi contemplé le ballet des serres orbitales, des fusées à fusion et des habitats nomades en route pour Proxima, toutes voiles gonflées de vent solaire.

Le fou gardait mon perron en ligne de mire. Je m'éloignai de la fenêtre et reculai dans l'ombre des rhubarbes grimpanes qui tapissaient nos murs. Mes compagnes de vie m'avaient laissée seule avec les pots d'herbes guérisseuses et les bassines à plancton. Sans fermer à clé, évidemment. Notre plain-pied se voulait un lieu ouvert, même quand nous dormions, faisons l'amour ou déféquions dans la compostière.

Le fou poussa le battant et fit irruption dans le couloir planté de tournesols d'intérieur. Je ne pus retenir un petit cri, hérité du temps où la violence infligée aux femmes sévissait encore. Le visiteur s'avança, main tendue.

J'étais aculée. Mon seul réflexe fut de répondre à son geste. Il étreignit ma paume avec une telle vigueur qu'elle secoua le feuillage jusqu'au plafond. De près, le fou sentait le laboratoire, l'eau de toilette chlorée, le polymère qui régurgite ses solvants. Relents d'une

époque révolue. Son complet était strié de lignes infroissables. Froides comme la poignée de main qu'il ne desserrait plus.

Par-dessus son épaule, la fenêtre ne montrait plus qu'un bout de ciel. Deux funambules traversaient l'espace entre les terrasses suspendues. Ils dansaient nus et sans balancier sur leur filin, confiants en la seule bonne étoile qui veillait sur notre ère.

Un gloussement me ramena dans le jardin-salon. Le fou avait découvert ma bibliothèque, dressée entre les tiges de polygonacées. D'un bond, il s'approcha du meuble en m'entraînant à sa suite. Cramponné à mon bras, il imprima à sa mallette un mouvement de fauche qui balaya une rangée de livres. Les poches écornées s'éparpillèrent sur le sol. Je tombai à genoux à côté de lui.

– Simak, Dick, Le Guin, Vonargurg, Jeury, Strougatski, épela-t-il. Je vois que vous aimez la science-fiction, cette pléthore de chimères. Quand donc grandirez-vous?

Le fou ouvrit son attaché-case et y jeta les volumes entassés autour de nous. Puis il s'attaqua au reste de la bibliothèque. Rayon après rayon, mes lectures préférées disparurent dans la petite valise. Elles auraient dû la remplir en une brassée, mais la mallette n'en finissait pas d'avaler les piles de bouquins. A croire que son fond communiquait avec un abîme. Le dernier livre engouffré, le fou se redressa et me remit sur pied.

– Comprenez-nous, poursuivit-il, comme si une congrégation l'avait dépêché pour me faire la morale, il ne s'agit pas tant de revenir sur Terre que de donner raison aux probabilités.

Toutes ces fables ne peuvent pas prendre corps en même temps, statistiquement parlant. Il y en a trop. Elles se contredisent, s'annihilent mutuellement.

C'était un sermon de fou, je ne l'écoutai pas. J'avais d'autres sujets d'inquiétude.

L'appartement avait commencé à changer. Au mur, les feuilles géantes se racornissaient une à une, pour s'aplatir en fades rosaces de papier peint. Sous mes pieds, le gazon d'appartement déteignait à vue d'œil. L'herbe et les primevères cédaient le terrain à la moquette synthétique, uniformément plane et incolore.

Je détournai les yeux vers la fenêtre. Graines ailées, oiseaux, danseurs de corde et autres volatiles poursuivaient leurs évolutions en couleurs naturelles, à mon

le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal utopique le persil journal

grand soulagement. La sphère d'influence du fou ne les avait pas encore décrochés de l'horizon.

– Vous n'allez pas prendre la fuite, n'est-ce-pas? Je sais qu'au fond de vous, ma démarche a du sens.

Sa prise se relâcha. Il désigna sa mallette, restée sur le tapis.

– Prenez-la, vous serez mon assistante.

Sans résister, je saisis la valise. Elle ne pesait rien, ou presque. Son contenu représentait pourtant vingt ans de bibliomanie effrénée. Pour une raison obscure, je ravalai ma surprise et soulevai l'attaché-case des deux mains, comme si j'empoignais un seau rempli de cailloux.

Je suivis le fou dans le corridor, toujours feignant de ployer sous l'effort. Les tournesols s'effaçaient devant lui et se fondaient au carrelage en une affreuse géométrie florale. La porte d'entrée, restée ouverte sur la rue, encadrait l'enfilade des façades, des échoppes et des cascades de clématites. Sur la corde tendue entre les immeubles, le duo d'acrobates voltigeait avec une grâce de plus en plus périlleuse. Jamais tout cela ne m'avait paru si vulnérable.

Le fou passa le chambranle. A peine sa semelle avait-elle touché le trottoir que le revêtement se fissura.

Mon cœur s'emballa. Si chacun de ses pas provoquait un séisme, le fou devenait une menace globale. Qu'advierait-il des saltimbanques quand nous passerions sous leur fil? Des sculpteurs de nuages dans leurs nacelles? Des pilotes de nefs solaires? Des équipages partis pour les étoiles, forant leurs trous de vers dans le vide quantique? Tous vivaient au seuil de l'impossible, tous marchaient sur la corde raide.

Devant moi, le fou pérorait avec de grands gestes qui flétrissaient les bosquets d'azalées.

– Nous devons ramener les aspirations humaines à leur juste mesure, baisser le niveau de fantasmagorie. Il en va de la permanence du réel.

Avant d'entrer chez moi, mon visiteur n'avait causé aucun dégât. Maintenant, il avait tout ce qu'il approchait. Comment avait-il fait pour décupler pareillement sa capacité de nuire?

Un scénario s'échafauda dans ma tête. Si le fou puisait ses nouveaux pouvoirs quelque part, ce ne pouvait être que dans sa besace. Les dommages avaient commencé à s'étendre après qu'il eût vidé la bibliothèque. Il avait fourré dans sa mallette des centaines d'œuvres. Elles y avaient disparu lots après lots, comme aspirées et compactées par un trou noir. La technologie utilisée restait une énigme, mais le but de l'opération ne faisait aucun doute: la valise convertissait l'imaginaire, volatil et mouvant par nature, en une sorte de concentré énergétique. Le fou brûlait ce combustible pour niveler le monde à son gré.

Je soupesai une nouvelle fois la mallette, si paradoxalement légère. Pourquoi me l'avait-il confiée? Pourquoi avait-il besoin d'un porteur?

L'air crissait d'orages miniatures, les papillons morts jonchaient le sol. Le fou descendit du trottoir. Je lui

emboîtai le pas, happée par son sillage. Pas une seule fois, il n'avait jugé utile de vérifier que je marchais dans sa foulée. J'étais devenue son ombre, son satellite.

Les hypothèses continuaient à se bousculer dans mon cerveau en surchauffe. L'une d'entre elles finit par émerger. L'idée était rocambolesque, mais elle avait un avantage sur les autres. Je pouvais la tester sur le champ.

Je fis tourner l'attaché-case et le lançai de toutes mes forces devant moi.

– Attrape!

Le fou avait le réflexe plus prompt que la jugeote. Il pivota, mains ouvertes, bouche ahurie. La mallette le percuta en pleine poitrine. La collision fut telle qu'il fut soulevé de terre et retomba à plusieurs mètres de l'impact. Je le vis basculer sur le dos, la cage thoracique écrasée sous mon projectile.

Je mis à profit le chemin qui me séparait du point de chute pour boucler mon raisonnement. Sans être férue de balistique, j'étais certaine que la petite valise, même de plein fouet, n'avait pu produire le choc qui avait culbuté le fou. Elle n'avait pas l'énergie cinétique nécessaire. Je ne voyais qu'une explication possible au phénomène: entre le moment où j'avais lâché la mallette et celui où elle avait fauché sa cible, sa masse avait décuplé.

Mes suppositions antérieures se confirmaient en tous points. Le fou et moi habitions des dimensions d'inégale densité. Mon univers était régi par le rêve, l'évasion, le chevauchement des possibles, toutes choses éminemment vaporeuses. Alors que chez lui, régnaient le lourd, le fixe et l'univoque. Un roman de SF n'y ouvrirait aucune porte sur l'ailleurs. Il se réduisait à 300 grammes de papier qui dormaient sur une étagère en prenant la poussière.

Combien en avais-je accumulés, de ces bouquins? Plus de mille, au bas mot. Une sacrée charge.

J'étais arrivée à l'endroit où le fou avait été catapulté. Ses doigts tentaient de repousser la mallette, en vain. Lentement, les trois cent kilos de livres lui enfonçaient le torse dans le sol, devenu plus friable que du sable. J'aurais pu l'en extirper en soulevant la valise, puisque ma bibliothèque et moi échappions au poids des réalités, mais je jugeai plus prudent de le laisser sombrer dans son cratère. Le moindre de ses sursauts pouvait propager des ondes toxiques.

– Je reviendrai, lâcha-t-il au moment où le trou se refermait.

Bien sûr, soupirai-je. Mais d'ici là, mes rayons seraient regarnis. L'imaginaire est une énergie renouvelable.



François Rouiller est né à Aigle en 1956. Parallèlement à son métier de pharmacien, il pratique la science-fiction sur divers fronts, comme illustrateur, critique et auteur. Les Empêcheurs de penser en rond, 100 Mots pour voyager en science-fiction, remportent le Grand Prix de l'Imaginaire 2006. Son dernier roman, Métaquine® (L'Atalante, 2016) brosse le tableau d'un futur proche où sévissent les dérives de l'industrie pharmaceutique, le mensonge publicitaire et les manipulations de masse.

Quentin Mouron

Le Pleureur

Je prenais un bain. Une radio *vintage* – un modèle que proposait Interdiscount, épuisé aujourd’hui – diffusait les nouvelles. L’animateur avait la voix grave, exceptionnellement grave pensai-je, comme s’il était arrivé quelque chose de suprêmement horrible. De cette voix grave, qui résonnait dans la salle de bain, le journaliste laissa tomber le nombre de *disparus* lors d’un naufrage en Méditerranée: cent huit. Parmi eux, de nombreux enfants. Je sentis des larmes couler sur mes joues détrempées. Cent huit. Cent huit. Des enfants. Nombreux. Je ne sais pourquoi la mention des mômes fait en général pleurer les gens...

J’avais pourtant lu de nombreux articles mentionnant l’impact climatique désastreux des enfants, plus que prendre l’avion, plus que manger de la viande... Les enfants: l’horreur climatique absolue, des usines de CO₂ sur pied, à l’espérance de vie dramatiquement longue, des ennemis de la planète en somme – nos ennemis particuliers. Avec ça que les enfants sont généralement bruyants, sales, baveux, dérangeants lors d’un voyage en train...

Je ne comprenais donc pas d’où venaient ces larmes. Est-ce que cela tenait à la voix grave du présentateur? Les larmes me seraient-elles venues si, par exemple, j’avais entendu une voix aiguë de femme? Je m’étais d’ailleurs toujours demandé si c’était les chansons de Léonard Cohen qui me rendaient triste ou si c’était cette voix crépusculaire, qui semblait déjà avoir à faire avec la mort. Quel était, pensais-je, le rapport entre la voix et l’événement? Les cent huit *disparus* (dont de nombreux enfants) en étaient-ils plus ou moins atroces suivant que le présentateur eut une voix grave ou aiguë? Pourquoi ces cent huit morts étaient-ils cristallisés sur mes joues quand tant d’autres – des milliers, des dizaines de milliers – n’avaient pas retenu mon attention

Il était possible que mon émotion tint à la dramatisation de l’événement... Le journaliste, en conteur rompu, en *storyteller* impitoyable, ne livrait pas l’entier de l’information d’un seul bloc. Il évoquait les conditions météorologiques difficiles, les embarcations frêles ballottées par le vent, les vagues hautes, noires, menaçantes; et c’est tout un monde de nuages sombres et d’embruns glacés qui naissait, avant que ne soit prononcé le terme final, impitoyablement mathématique: cent huit *disparus* (dont de nombreux enfants). La voix grave sortie de ces enceintes *vintage* rappelait fatalement ces tragédies maritimes du siècle passé, ces navires gigantesques sombrant dans l’immensité fatale, entraînant dans leur

naufrage des centaines de vies humaines. Est-ce que je tenais particulièrement à la vie humaine?

Au travail, dans la rue, en famille, je tentais de me maintenir à un niveau d’humanisme correct, je m’affligeais quand il fallait s’affliger, je faisais montre d’une intense réprobation face aux actes de violence et d’intolérance. Il m’eût pourtant été difficile de répondre à cette simple question: combien vaut une vie humaine? Le plus précieux résidait-il dans le substantif «vie» ou dans l’adjectif «humaine»? Ce n’était pas clair. Les humanistes liaient les deux, comme si cela allait de soi. Mais il est des moments où, précisément, plus rien ne va de soi. Ces larmes salées, sur mes joues, parmi l’eau chaude du bain, elles non plus, n’allaient pas de soi. Tenaient-elles, finalement, au simple fait que je me trouvais alors dans de l’eau, de l’eau où, loin de me noyer, je goûtais un moment de calme, un *break* torride au cœur de la journée.

Ce n’était pas les enfants, je ne les aimais pas, je les avais toujours détestés. Les petits chiens et les enfants. Ils me tyrannisaient dans le bus, dans le métro, dans la rue, ils s’accrochaient à mes jambes, ils ne voulaient plus partir – et les maîtres et les parents me jetaient des regards de désapprobation, comme si j’y étais pour quelque chose, comme si je ne voulais pas précisément qu’ils me laissent tranquille. Certes, je n’avais jamais été jusqu’à souhaiter qu’ils se noient – qu’ils *disparaissent* – et, d’aussi loin que je me souviens, je ne les vouais pas à une souffrance énorme. C’était un mystère, oui, ces larmes salées dans mon bain étaient un *mystère*. Aussitôt ce mot prononcé, je me sentis rasséréné. Les choses ne s’expliquaient pas, voilà tout! Le mot «mystère» est sublime d’obscurité, il renvoie à une puissance qui nous dépasse, il laisse entrevoir la possibilité d’un peu d’ordre dans le torrent du monde.

Je me levai. L’eau ruisselait sur mon ventre, sur mon dos, sur mes cuisses. J’attrapai la serviette et m’en ceignis le corps. Depuis que les larmes salées avaient commencé à couler, la radio avait continué d’émettre, sans que j’y prisse garde. Que s’était-il dit? Il n’avait pas été question des cent huit *disparus*, j’en étais certain. Avait-il été question de la guerre au Yémen? D’un nouveau bombardement de la coalition saoudienne? Mais, si tel avait été le cas, pourquoi n’en avais-je gardé aucune trace? Les Nigériens de la Méditerranée m’étaient-ils plus proches que les Yéménites? Il n’y avait aucune raison que je néglige les uns – au point de ne rien entendre de leur souffrance – pour m’apitoyer sur les autres. La

noyade était-elle plus cruelle que les bombardements? Il ne me semblait pas... De toute manière, je ne parvenais à me représenter ni l'un, ni l'autre. La mort, d'ailleurs, m'avait toujours semblé un processus purement administratif: quelqu'un cessait de vivre, et ses proches devaient accomplir un rituel complexe, qui impliquait un certain ton, certaines mimiques, certains paiements à trente jours pour tout une batterie d'entreprises dont la mort était la spécialité (on parlait alors de «prise en charge»); la douleur elle-même était comme absorbée par ce processus et, quand tout était terminé, ne demeurait guère qu'une absence grise et indolore – il y avait eu un être, il n'y en avait plus.

Ne restait que l'évidence: d'un côté les larmes, de l'autre la surdité. D'un côté les larmes, l'indignation, la révolte, le refus du monde tel qu'il est. De l'autre l'acceptation passive. D'un côté l'utopie, de l'autre le consentement au monde tel qu'il se donne, dans son hideur et son insignifiance. Je n'étais d'ailleurs pas certain qu'il fut question du Yémen... Ce pouvait avoir été la chronique *engagée* d'un humoriste (tous les humoristes étaient engagés, ce qui les dispensait d'être drôles). Un type aura pris le micro et, sans plus tarder, *lancé un pavé dans la mare*. Le présentateur en charge de l'émission aura alors loué son ton *irrévérencieux*, et signalé en direct les *twittos* outrés d'une telle licence, à quoi l'humoriste aurait répliqué sèchement qu'on pouvait rire de tout, mais pas avec tout le monde, etc. Je n'aimais généralement pas l'humour, mais je le détestais tout à fait lorsqu'il prenait la forme d'une chronique radiophonique... C'était la farce que l'on intercalait entre deux mystères, pour faire rire le bon peuple et le désennuyer un peu (comme je l'ai dit, j'étais résolument du côté du mystère).

Je n'écoutais plus, je me concentrais sur un seul événement, je me laissais aller à la rêverie... Un monde était-il possible qui n'admette pas cet événement, qui le refuse, qui lui dise clairement merde? Un monde où la tragédie soit atténuée, colorée? Un monde autre, rigoureusement autre, où les drames puissent rester dans les coulisses, mort-nés?

M'habiller avait toujours été un problème, et j'optais généralement pour un costume gris (j'en avais cinq, tous mal coupés, certains trop grands, les autres trop justes). Ce jour-là, j'optai pour un costume noir (j'en avais un seul, le seul de mes costumes qui fût à ma taille). Je jugeai cela plus digne de mes larmes, plus en phase avec la réalité sordide du monde, que je me représentais maintenant comme un immense océan de larmes salées dans lequel des esquifs frêles s'échouaient, entraînant par le fond des femmes et des enfants. Les gens portent du noir sans arrêt, sans se rendre compte que c'est la couleur du deuil. Mais les gens ne goûtent pas les symboles... D'une manière générale, ils ne se rendent compte de rien du tout. Ils traversent la vie, c'est tout. Le noir qu'ils portent n'est peut-être, en définitive, qu'une manière de porter leur propre deuil, de crier à tous qu'ils sont déjà morts.

Je sortis de chez moi. Les rues étaient désertes, mais elles l'étaient toujours pendant les vacances de Pâques.

Les gens étaient en voyage... Ils adoraient voyager. Ils y cherchaient avant tout des *expériences authentiques* et des *sensations inoubliables*.

Je marchais lentement, l'esprit encore tout à mes noyés... Je les tournais sans arrêt dans ma tête tandis que cette vision lugubre se doublait – comme une ligne de basse – d'une interrogation sur la nature de l'événement... Car c'était bien cela: un événement. Les autres nouvelles n'avaient été que de l'information, indignes même d'être entendues, de troubler mon bain... Au milieu de ces catastrophes muettes, mort-nées, se dressait, impitoyable, le naufrage d'une centaine de Nigériens. Quelque chose était sorti du néant radiophonique, avait résisté à l'amollissement de l'eau chaude, avait comme dératatiné mon cœur et l'avait pressé, tant pressé que c'en était devenu intolérable et que j'avais pleuré. Je ne me souviens plus la dernière fois où j'ai pleuré...

Je heurtai un homme, presque une apparition, une fumée. Désolé, dit-il. Désolé, répondis-je. L'apparition se matérialisa alors en un ami d'enfance, depuis longtemps perdu, presque oublié – disparu. Il me demanda de mes nouvelles, et comme je n'avais aucune nouvelle à raconter, que je ne savais pas raconter les nouvelles et que, plus généralement, rien de ce qui m'arrivait ne me semblait suffisamment nouveau pour mériter d'être dit, je lui répondis que les choses allaient leur train, que mes élèves étaient amorphes, qu'ils n'aimaient pas les maths et que, d'ailleurs, personne n'aimait les maths. Comment ça se fait alors que chaque année tant de gens les étudient me demanda-t-il? Je répondis en rigolant et nous convînmes que c'était bien vrai: personne n'aimait les maths et chaque année des centaines, des milliers de gens prétendaient les étudier. Ce sont souvent des étrangers, dis-je, et j'avais toujours eu la ferme impression que les Indiens, que les Coréens, que les Chinois, préféraient les maths à tout autre chose – mais je n'avais jamais discuté avec un Indien, ni avec un Coréen ou un Chinois. Lui non plus ne connaissait aucun Indien... Il était allé en Inde, il en avait rapporté des belles photos, une expérience de vie et une diarrhée diluvienne. Il parla alors d'un régime à base d'algues et je compris que j'avais perdu le fil, que je ne savais plus comment le remonter, que je n'avais rien entendu de ce qu'il avait dit... Je commençai à hocher la tête, je hochais de plus en plus frénétiquement... Nous nous fîmes alors une accolade, une longue accolade, sans tendresse et sans conséquence. Je repris ma route en pensant au mystère des maths, car c'était un mystère...

L'avenue de la Gare était encore mouillée. Quelques vieilles dames, éparées, se promenaient avec leur parapluie ouvert. Elles aussi seraient bientôt mortes, car dans notre monde nous mourons et imaginer un monde où l'on ne meurt pas serait une pure folie. Et les familles accompliraient le rituel avec une précision métronomique, généreusement, sans discuter des coûts. Tout le monde serait *pris en charge*, et on se retrouverait dans un temple ou une église à lever des verres en plastique en l'honneur des *êtres chers* – car, à n'en pas douter, la mort rendrait *chères* ces petites vieilles séniles et trébuchantes.

Mais les morts que je pleurais ne m'étaient absolument pas chers et ne faisaient l'objet d'aucun rituel qui me concerna. Ils n'étaient, pour ainsi dire, qu'un chiffre – augmenté d'une série d'images banales (l'eau noire, les vagues hautes, les visages terrifiés, les yeux révoltés). Il me semblait d'ailleurs que j'avais trop pensé à eux... J'aurais pu m'enquérir de la santé des petites vieilles... Mais, comme les enfants et les chiens, je n'avais jamais eu de *feeling* avec les petites vieilles. La sagesse qu'on prétendait lire sur le « parchemin de leur visage » – c'était l'expression consacrée – ressemblait davantage à de la haine. Mais le visage de Socrate aussi, paraît-il, exprimait le dégoût et la haine. Je n'aurais certes pas pleuré sur ces petites bossues... A moins qu'un présentateur vedette ne les eut enveloppées dans sa voix grave, qu'il n'eut détaillé chaque étape de leurs souffrances quotidiennes, qu'il n'eut fait d'imposantes représentations de la vie déshumanisée et cruelle réservée à nos aînés – appelant l'un ou l'autre de ces aînés à *livrer un témoignage* qui eut forcément été *touchant*. Alors là, me disais-je, oui: j'aurais pu sangloter dans mon bain. Ce ne serait plus ces petites vieilles hargneuses et malodorantes, arpétant les supermarchés aux heures d'affluence, et rivalisant d'imagination pour en paralyser les caisses... Ce serait des *récits de vie*, des figures idéales magnifiées par la douleur et la parole, des saintes radiophoniques privées d'extase, attendant la mort dans la solitude de cloîtres modernes et aseptisés.

Le souvenir des Nigériens était moins vif. Le soleil de ce mois d'avril, les publicités, les terrasses et les aperol spritz, tout concourait à diluer agréablement la souffrance. Les rues de Vevey palpitaient de vie et de propositions alléchantes. Je m'assis à une terrasse et commandais un *smoothie* que l'on me présenta comme très sain, très vert et très aphrodisiaque. Il n'y avait plus de place pour les disparus. Ici, au contraire, tout semblait apparaître et durer. La table d'à côté était occupée par des adolescents qui, pour avoir l'âge de mes élèves, ne m'en parurent pas moins sympathiques. Ils riaient énormément et parlaient fort une langue qui n'avait plus que de lointaines accointances avec le français; ils exprimaient tout le bonheur d'être là, en ce moment même. Et moi aussi j'étais heureux, malgré mon veston moi. Mes larmes me semblèrent incongrues, honteuses. Une vieille dame demanda si la chaise était libre. Oui, lui répondis-je en souriant, la chaise est libre.



Quentin Mouron est né à Lausanne en juillet 1989. A 31 ans, l'écrivain canado-suisse a déjà six romans à son actif. Après le road trip et le polar, il passe au roman satirique, avec Vesoul, le 7 janvier 2015, chez Olivier Morattel, son premier éditeur. Un regard féroce sur les idéologies en cartonné de la société contemporaine. Et il promet qu'il recommencera. Dans son dernier ouvrage, Lost, en collaboration avec le photographe Claude Dussez, il est poète des grands espaces américains.

L'utopie est la matrice de l'histoire et la sœur jumelle de la révolte.

José Bové
La Confédération paysanne,
2003



Tâchez
de garder
toujours
un morceau
de ciel
au-dessus
de votre
vie.

Marcel Proust,
Du côté de chez Swann,
1913